

Ceux qu'on aime
Serge BROUSSEAU

Serge Brousseau est un peu l'homme de ses réminiscences. En quelques phrases, adroitement formulées, il confond le passé, l'avenir et le temps présent. Dans la vaste société de ses amis intimes il évoque, non sans une certaine complaisance, ses souvenirs d'éditeur; il se surprend parfois à regretter l'heureuse époque où les écrivains les plus célèbres, qui n'en étaient pas moins ses meilleurs camarades, venaient le supplier de publier leurs manuscrits. Brousseau a suffisamment démontré que le commerce de l'édition au Canada français était rentable. Aujourd'hui, il pourrait jouir des avantages que son labeur lui a mérités. Mais, infatigable travailleur, il préfère sacrifier quelques heures par mois pour s'employer à de fastidieuses traductions qui lui procurent, non seulement la joie de la mission accomplie, mais surtout les revenus additionnels auxquels participent généreusement ses amis. N'est-il pas l'initiateur des sa-



lons littéraires? Dans son exotique appartement, les jeunes artistes, les dames de lettres, les penseurs et les journalistes ont communiqué à la même sérénité. Hélas — Brousseau s'en plaignait encore récemment — les "mardis littéraires" sont tombés parce que certains intellectuels avaient audacieusement proposé qu'à la fièvre des longues et fructueuses discussions on ajoutât la part odieuse de l'alcool. Brousseau n'a pas cédé au chantage de la soif. Je le vois encore, austère et grave, une tasse de thé à la main, chassant de son auguste demeure ceux qui avaient voulu en déshonorer la haute ambiance de l'esprit. Depuis ce jour, une désolante sobriété intellectuelle règne dans le salon désert... Cette courageuse attitude lui vaudra toujours la fidélité de quelques loyaux admirateurs qui s'efforcent de combattre chez notre éditeur une malheureuse propension au désabusement. Disposés en demi-cercle autour de son grand fauteuil, tels les enfants sages devant grand-mère, ils écoutent le saisissant récit d'un ex-journaliste qui, bien avant de songer à la périlleuse aventure de l'édition, exposa sa vie pour réaliser sur la révolution mexicaine quelques sanglants reportages dans le "Miami Times". Il eût été difficile de révéler ainsi quelques secrets de sa vie privée s'il ne possédait, outre son séduisant dynamisme et sa proverbiale générosité, un invincible sens de l'humour...
BEAUBIEN II

L'autorité

39e ANNÉE No. 34 13 MARS 1954
— Rédaction: 2003, St-Hubert MONTRÉAL P.Q. — Imprimé à St-Hyacinthe 10 cents
Directeur: GÉRARD GINGRAS Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

Notre politique d'équilibre

LOUIS SAINT-LAURENT pose une volonté évidente d'indépendance relative

par Jean-Louis GAGNON

bien que le président Eisenhower ait lui-même accepté avec soulagement la fin des hostilités en Corée. Mais cela n'a pas empêché M. Saint-Laurent d'appuyer officiellement la proposition du pandit Nerhou lorsque celui-ci a réclamé qu'on entame des négociations avec la dissidence du Vietnam. De tout cela il ressort que la politique étrangère du gouvernement canadien évolue dans une direction qui, sans être à l'opposé de la politique étrangère des Etats-Unis, s'en distingue suffisamment pour qu'il soit possible d'y voir une volonté évidente d'indépendance relative. Car il



n'entre pas dans les vues du gouvernement canadien d'intégrer sa politique à celle d'un bloc de puissances qui entendent se situer à mi-chemin entre les pro-américains

et les anti-américains. Comme il s'agit d'une politique d'équilibre, il est inévitable qu'elle inquiète tous les gouvernements qui rêvent d'un monde en noir et blanc — d'un monde qui mettrait les gris nuancés à l'index ou en quarantaine. D'ailleurs on a l'impression que c'est pour se protéger contre l'assaut de cette race d'hommes que le ministre de la Production, du Commerce et de l'Industrie, M. C.D. Howe — qui dirige le gouvernement en l'absence de M. Saint-Laurent — a tenu récemment à dénoncer le Mccarthisme. — Faut-il ajouter, que pour toutes ces raisons le voyage de M. Saint-Laurent à travers le monde n'aura pas été inutile?

Humanisme XXème siècle

RETOUR A L'AUBE

Séoul. — L'épilogue du drame qui se joue depuis deux ans à Pan Mun Jom, s'est déroulé lundi 1er mars, épiogue qui résume toutes les horreurs et injustices, toutes les perplexités et les incompréhensions, toute l'inhumanité des guerres modernes dont les principales victimes sont non pas des soldats mais des civils. Sept enfants, de quatre à seize ans et douze adultes, sont revenus le 1er mars de l'autre monde, franchissant le rideau de fer, appelé ici "ligne de démarcation". Ce sont des civils que le commandement sino-coréen a décidé de chasser de l'Eden communiste et, de renvoyer dans le Purgatoire de Syngman Rhee. En revanche, trente huit nord-coréens, qui s'étaient réfugiés dans les provinces du sud, ont fait le voyage en sens inverse et retournent sur leur demande, à ce que, sans réussir à les épouvanter, on leur a décrit comme l'Enfer marxiste. Ces trente huit, je les ai vus à Séoul où on les avait rassemblés. Des hommes et des femmes que la guerre sépara depuis trois ans de leurs familles et qui profitent de l'occasion qui leur est offerte de les rejoindre. Des gens normaux que les idéologies ne troublent pas, qui écoutent leur cœur plutôt que des discours. Mais quels sont les dix-neuf

que le communisme ne réussit pas à conquérir, quels sont ces êtres que le monstre n'a pu absorber, ces déchets que la machine à niveler rejette? A Séoul, où tous, sauf le dernier né qui a un an, habitaient autrefois, on s'en souvient. Mais on n'a pas dressé d'arcs-de-triomphe pour les recevoir. Les Américains qui, il y a déjà quelques années, leur refusèrent des visas pour les Etats-Unis, étaient embarrassés. Les Coréens se passent volontiers de ces étrangers, depuis qu'en juin 1950 les soldats communistes les avaient emmenés vers le nord, avec beaucoup d'autres, dans la fameuse marche de la mort depuis Lie Han jusqu'au Yaon. Nul ne s'intéresse à ces malheureux, nul n'en veut. Aucun gouvernement ne les a réclamés, aucun parent. Huit sont Russes-blancs aux religion et prénotions orthodoxes: Ivan, Olga, Nicolas, Dimitri... Les autres sont Tartares qui se disent Turcs. Ils s'appellent Ahmed ou Farid et sont probablement musulmans. Ils sont venus un jour du Turkestan, comme sans doute les ancêtres de beaucoup de Coréens actuels, si on en croit les caractéristiques raciales. Ils ont beau parler la langue du pays, eu même temps que le russe, l'anglais, le turc, le japonais, le chinois, ils ne sont, comme les huit autres,

que des sans-patrie, des errants qui gênent tout le monde et n'ont personne pour les représenter et les défendre. Dans notre ère de passeports, de cartes d'identité, de service militaire, de sécurité sociale, de syndicalisme et d'impôts, où, être sans domicile, sans travail et sans ressources est un triple délit, ces gens qui sont libres de toutes servitudes ne trouvent leur place ni à l'Est, ni à l'Ouest, ni au Nord, ni au Sud. Il ne reste pour ces indépendants que les camps de prisonniers. C'est là que l'on trouve les nomades des temps présents. Les dix-neuf forment deux clans, deux familles qui ne s'accordent guère. Entre ces deux clans il y a tout de même un lien. Il s'appelle Alexis, tout court, à un an et est de sexe masculin. Du moins c'est ainsi qu'il est désigné sur la liste remise par les communistes aux autorités alliées. Ce simple prénom suit discrètement les noms de la Turque Maisara Dauratscha, trente-trois ans, et du Russe Dimitri Worochow, cinquante-huit ans. Un petit être né pendant un moment d'accalmie dans la tourmente, entre les barbelés d'un camp, mais loin des contraintes sociales, fait d'amour et de haine, de désir et de renoncement, de désolation et d'espoir. Un petit être humain. Georges GALLEAN



M. Duplessis triomphe

Donc, il ne reste plus qu'à attendre. L'AECM a refusé le scrutin secret qui devait départager les instituteurs montréalais et le Conseil Privé n'a pas encore pris de décision sur l'annulation du "certificat" syndical de l'Alliance des professeurs catholiques. Pendant ce temps, les instituteurs catholiques continuent d'enregistrer, sur leur salaire annuel, une perte allant de 150 à mille dollars par rapport à leur collègues protestants (cette différence, qui est en vigueur à Montréal et dans la majeure partie de la province de Québec, s'échelonne de 550 à 1,500 dollars par an chez les institutrices). Pendant ce temps, également l'AECM poursuit en toute tranquillité sa "campagne de recrutement" et, grâce à des pressions dont on devine aisément la nature, consentira, sans doute, à un scrutin secret d'ici quelques années... Le procédé, d'ailleurs, n'est pas nouveau. La tactique, dans tous les cas, rappelle singulièrement celle d'une société fabricante de boissons gazeuses qui, sur le point d'entamer des négociations, entreprit des poursuites, affirmant que le syndicat ne groupait pas en réalité les cinquante et un pour cent du personnel requis par la commission des relations ouvrières. Après deux années d'appels et de contre-appels, la société proposa finalement un vote au cours duquel le syndicat remporta la majorité. Lassés, néanmoins, par tant de tergiversations, un certain nombre d'adhérents avaient abandonné leurs camarades. La société, pour sa part, avait réalisé une sensible économie: deux années d'augmentation de salaire. L'AECM, qui bénéficie, elle, de l'appui total du patron — la commission scolaire — ainsi que du soutien moral et agissant des autorités gouvernementales et religieuses, est en place depuis plus de cinq ans. Malgré le départ de son aumônier, malgré le retrait de son statut officiel, malgré l'arbitraire du gouvernement provincial et les ressources financières de M. Bouchard, l'Alliance tient le coup. Pour toute la population québécoise, le refus de l'AECM a été considéré comme une victoire de l'Alliance, une victoire que seule l'application brutale du Bill 20 saura transformer en défaite. M. Duplessis, car c'est de lui en fin de compte que M. Bouchard reçoit ses instructions, ne l'ignorait pas. Pour briser la résistance des instituteurs, il lui fallait une mesure draconienne, inimaginable dans un pays à structure démocratique, où le droit et le parlementarisme britanniques sont en vigueur. M. Duplessis a réussi. Par une confortable majorité, il a fait adopter le principe suivant: parce qu'ils ont fait la grève en 1949, les instituteurs montréalais n'obtiendront pas, en 1954, la plus élémentaire liberté syndicale. Le tout camouflé sous le vaste drapeau de bien-être public, de l'enfance malheureuse, privée d'éducateurs, et des pernicieuses influences syndicales sur le jeune esprit catholique et français du Québécois moyen. Il s'agit, on le sait, de rétablir "la paix dans nos écoles", comme dit M. Bouchard. La justice, la liberté... Ce sont là, bien sûr, de vieux mots français, mais au fond plus très catholiques, du moins dans certaines bouches. Des mots dont, petit à petit, nous perdons l'habitude.

MAIS NE LE REPETEZ PAS

Le rouge et le bleu
Comme une lettre à la poste, l'impôt provincial a passé au Conseil législatif. M. Duplessis vous comprétez, assistait à la séance. Et sous l'œil du Maître, la Chambre haute de ramper — selon sa louable et de plus en plus inaltérable habitude. A la fine pointe de l'honorable poignée de "perrens de porte", deux libéraux que n'aveugle sûrement pas l'esprit de parti: messieurs Grothé et Bovey. Deux libéraux qui ont inspiré à un Montréalais une définition dont l'exactitude est, hélas, difficile à discuter: —Qu'est-ce qu'un conservateur? — Dans le Québec, c'est un libéral... dès qu'il est assez vieux pour faire du ventre et avoir fait de l'argent!

confère du Star (qui n'a rien, God knows, d'un révolutionnaire) en garantissant l'authenticité. Donc, nos députés nous coûtent désormais dix mille dollars pièce par année. Les sénateurs sont également à la hausse — mais comme ils sont inflationnaires par définition, on n'en parle même pas... Un électeur, voulant savoir un peu ce qu'on fait de son argent, s'adresse à l'un des nouveaux 10,000-a-year-men. L'un des anonymes qui n'ouvrent jamais la bouche et dont le travail consiste à ne pas manquer la sonnerie au moment des scrutins. —M. le député, vous arrive-t-il parfois de faire quelque chose? —Mais cher monsieur, je suis membre d'un comité. —Ah! bon. Lequel? —Euh... le comité de — ma foi, je l'ai oublié! Vous savez, on siège si peu souvent...

Laisse un peu la fenêtre ouverte
Chômage. Au Canada, quelques centaines de milliers (officiels) de sans-emploi. Aux Etats-Unis, quelques millions. Les milieux (officiels, naturellement) chuchotent avec un sourire paternel: Récession. D'autres, qui ne sont pas payés pour faire les rassurants (même que, très souvent, ils ne sont plus payés du tout) déclarent brutalement: Dépression. Et sur Broadway, paraît-il, le gag classique de '29 fait de nouveau fortune: —Monsieur désire? s'enquiert l'employé du Waldorf. —Une chambre, répond le client. Une chambre bien située, dans la tour si possible. —C'est pour coucher ou pour sauter?

Et la lumière fut
L'avion de New-York à Dorval. L'homme qui descend se détache de la floraison multicolore des soutanes — tout l'arc-en-ciel de la hiérarchie religieuse — venues l'accueillir: il porte le complet noir du clergymann. C'est aussi en épais manteau à col de fourrure qu'il aborde nos arêtes de neige: quand on vient du Pérou, c'est sempre bene... C'est le nouveau délégué apostolique, Mgr Jean-Baptiste Panico. Un long nez perspicace, des lèvres minces et des yeux qui, tout en se donnant un air distrait, vous fouillent comme un radar. L'acier sous le velours. Médicis, Mazarin... et Machiavel. Tandis que Son Excellence se dit fort heureuse d'être parmi nous, un reporter anglais se penche vers son voisin de langue française: —Délégué apostolique, what's that? Ambassador? Oh! no, surtout pas! fait l'autre. Et il explique que, le Canada

n'ayant pas lui-même... —Yes, yes. Alors, ministre plénipotentiaire? —Non plus... Et de dessiner tant bien que mal, pour le protestant le rôle du représentant personnel, la nécessité d'une surveillance attentive, de rapports détaillés... —I get it! Intelligence Service!

SOMMAIRE

- En page 8 — L'année législative à Québec
- En page 7 — GOYA
- En page 2 — Les élections en URSS
- Et la suite de notre enquête sur la liberté de la presse (suite en page 4)

Labour improbus
Une petite histoire d'Ottawa. Le



A la veille des élections soviétiques du 14 mars La "Pravda" publie la liste des 20 Grands

par François Fejto

La "PRAVDA" de Moscou a publié, dans son numéro du 8 février, un document intéressant qui permet d'identifier les vingt personnalités considérées comme les plus représentatives — sinon les plus importantes — de l'U.R.S.S.

Il s'agit d'une "lettre ouverte" adressée par vingt signataires — dont Malenkov — aux comités électoraux des diverses régions de l'URSS qui se préparent activement aux élections du 14 mars. C'est à cette date, en effet, que l'Union Soviétique élira son "parlement", le Soviet Suprême, dont la fonction est de prêter une apparence de légalité aux décisions prises en dehors de lui, par la direction du Parti et du gouvernement.

"Nous, soussignés — lit-on dans ce document — avons reçu des lettres et télégrammes émanant de nombreux kolkhozes, entreprises, administrations, ainsi que de réunions électorales. Il ressort de ces missives que nous avons été désignés à la fois dans plusieurs circonscriptions comme candidats aux prochaines élections.

"C'est avec une profonde gratitude que nous avons accueilli ce témoignage de sympathie de la part de nos camarades électeurs..."

"Cependant, aux termes de la loi soviétique, une personne n'est éligible que dans une seule circonscription. En notre qualité de communistes et membres du C.C. du Parti, c'est à celui-ci que nous sommes adressés pour demander des instructions quant à la marche à suivre.

"Or, le Comité Central nous a recommandé de nous porter candidats dans les circonscriptions suivantes..."

Suit une liste comportant, dans l'ordre alphabétique russe, les noms de vingt personnalités, accompagnée de la mention de la circonscription qui leur a été attribuée.

C'est ainsi que le Kremlin vient de révéler au monde l'identité des vingt hommes que — pour une raison ou une autre — il estime les plus dignes de figurer à la tête des dignitaires du régime dont le rassemblement est le Soviet Suprême.

Voici leurs noms, dans l'ordre (alphabétique) donné par la "PRAVDA", et annoté par nous-mêmes:

S.M. BOUDENNY, maréchal de l'Union Soviétique.

Agé de soixante-et-onze ans, Boudenny est un vieux bolchevik, vétérinaire de la guerre civile. C'est lui qui organisa avec Vorochilov, la cavalerie rouge, dont il resta comme le symbole. Sa légende a été popularisée par de nombreux films, romans, pièces de théâtre et la fouguese "Marche de Boudenny". 3215 kolkhozes portent son nom.

NICOLAS ALEXANDROVITCH BOULGANINE, maréchal de l'Union Soviétique, ministre de la Défense et membre du présidium du parti.

Agé de cinquante-neuf ans, fils d'ouvrier — ce qui équivaut à un titre de noblesse — Boulganine commença sa carrière dans la Tcheka d'où il passa dans l'administration. Il assure, depuis 1941, sans interruption, le contrôle du Parti sur l'Armée. Fonction délicate dans l'exercice de laquelle il fit preuve de beaucoup d'astuce.

ALEXANDRE MIKHAILOVITCH VASSILEVSKY, maréchal de l'Union Soviétique, premier vice-ministre de la Défense.

Agé de cinquante-neuf ans, cet ancien officier de l'armée tsariste se rallia aux bolcheviks dès 1918 mais n'entra au Parti que vingt ans plus tard. En tant que chef d'état-major pendant la guerre, puis commandant d'armées, il contribua puissamment aux victoires de Stalingrad, d'Ukraine, etc.. C'est un grand chef militaire.

KLEMENTY EFFREMOVITCH VOROCHILOV, maréchal de l'Union Soviétique, président du Présidium du Soviet Suprême, membre du Présidium du Parti.

Agé de 73 ans, ce fils de cheminot et vieux bolchevik, rempli depuis la mort de Staline les fonctions de chef d'Etat. Militant communiste dès sa jeunesse, Vorochilov découvrit sa vocation militaire pendant la guerre civile. Il se distingua en 1941 à la défense de Leningrad. Mais il est plutôt politicien que soldat.

GUEORGUI KONSTANTINOVITCH JOUKOV, maréchal de l'Union Soviétique, vice-ministre de la Défense.

Agé de 58 ans, ce militaire de carrière est selon toute vraisemblance l'homme le plus populaire de l'Union Soviétique. Il se fit connaître avant la guerre comme un des meilleurs spécialistes des chars d'assaut et de l'emploi des troupes parachutées. Au cours de "la guerre patriotique" il justifia pleinement les espoirs que Staline avait placés dans ses dons de stratège. C'est à lui que revient l'honneur de recevoir la capitulation allemande à Berlin, le 8 mai 1945.

de l'organisation du Parti de Moscou. Agé de 40 ans, cet ancien dirigeant des jeunesses communistes est l'un des espoirs du régime. Il fut comblé d'honneurs au 19ème Congrès. Après la mort de Staline il fut appelé à remplacer Khrouchtchev à la tête de l'organisation communiste la plus importante du pays, celle de la capitale. Il a siégé à la Cour qui a condamné Béria.

ALEXIS ILLARIONOVITCH KIRITCHENKO, premier secrétaire du Parti communiste d'Ukraine.

C'est un homme de l'appareil du Parti en Ukraine, ancien collaborateur de Krouchtchev. Il succéda le 12 juin 1953 à la tête du Parti ukrainien à Melnikov limogé pour sa politique de russification excessive. C'est Kiritchenko qui fut chargé alors d'apaiser le sentiment nationaliste ukrainien à la veille de la célébration du 300ème anniversaire de l'attachement de l'Ukraine à la Russie.

GUEORGUI M. MALENKOV, président du Conseil, président du Présidium du comité central.

Agé de 52 ans, après avoir été pendant vingt ans l'ombre de Staline, il est en train de prendre la place laissée vide par son ancien maître. On le voit préparer sa popularité avec une précision quasi scientifique, en dissimulant ses manoeuvres derrière le slogan de la direction collective.

ANNATASSY IVANOVITCH MIKOYAN, vice-président du Conseil, ministre du Commerce Intérieur, membre du Présidium.

Ancien séminariste comme Staline, ce vieux bolchevik, âgé de 59 ans a connu également les prisons du tsar. C'est un des plus grands "commis" du régime soviétique, grand spécialiste du commerce extérieur et intérieur. C'est lui qui fut, en 1949, chargé d'organiser le Komekon, qui est l'O.E.C.E. du Bloc soviétique. En octobre dernier il annonça un programme ambitieux, tendant à adapter le commerce soviétique aux besoins accrus de la population.

MICHEL GUEORGUEVITCH PERVOUKHINE, vice-président du Conseil, ministre de l'Industrie électrique, membre du Présidium.

Agé de 49 ans, Pervoukhine est l'un des représentants les plus brillants de la génération des "technocrates" sur lesquels Malenkov semble miser.

PANTELEIMON KONDRATIEVITCH PONOMARENKO, Premier ministre du Parti au Kazakhstan, ministre de la Culture de l'URSS jusqu'à une date récente.

Agé de 51 ans, Ponomarenko est un spécialiste à la fois de l'agriculture et de la culture tout court; il a été appelé récemment à mettre de l'ordre dans les affaires de Kazakhstan où la résistance pay-

enne au régime collectif avait causé des difficultés.

PIERRE NIKLAIEVITCH POSPELOV, secrétaire du Comité central.

Il est l'un des théoriciens les plus réputés de l'URSS. Esprit dogmatique sans originalité, il dirigea pendant longtemps l'Institut Marx-Engels-Lénine-Staline, suivant les directives du généralissime. Après la mort de son maître il abandonna l'Institut pour diriger une section importante — probablement celle de l'Agitation et de la Propagande — au Secrétariat du Parti. Après la chute de Béria, il présida à l'épuration de la direction du Parti en Arménie et en Azerbeïdjan.

MAXIM ZAKHAROVITCH SABOUROV, vice-président du Conseil, président de la Commission du Plan.

Un des grands managers du régime, Sabourov se fit connaître en 1945 comme auteur des clauses économiques de l'accord de Potsdam. Il succéda à Voznessensky, à la tête du Gosplan. Le cinquième plan quinquennal, dont l'exécution est en cours, est son oeuvre.

MIKHAIL ANDREEVITCH SOUSLOV, secrétaire du Parti.

Théoricien-orthodoxe, comme Pospelov, il est actuellement le numéro 2 du puissant secrétariat du Comité Central du Parti, après Khrouchtchev. Il a montré l'étroussure de son esprit et sa hargne, dans une récente polémique contre un adepte de Voznessensky, Fedosseiev, ancien directeur de la revue "Bolchevik".

NIKITA SERGUEIEVITCH KHROUCHTCHEV, premier secrétaire du Parti, membre du Présidium.

Agé de 59 ans, fils de paysans ukrainiens, il fit sa carrière dans l'appareil du parti de ce pays. Après avoir organisé la reconstruction en Ukraine, comme président du Conseil et premier secrétaire du Parti. Il fut appelé au secrétariat de Moscou où il devint le collaborateur le plus intime de

Malenkov. C'est lui qui organisa en 1949-1950 la refonte des kolkhozes. Il préconisa la création des agrovilles, puis se rendant compte de l'opposition, abandonna cette idée. Après la mort de Staline, Malenkov se vit obligé par des circonstances qui nous échappent encore, à lui abandonner la direction du Secrétariat.

C'est Khrouchtchev qui annonça (suite en page 5)

Voici, réunis sur la galerie du mausolée Lénine-Staline, qui surplombe la place Rouge, les principaux dirigeants soviétiques. De gauche à droite: le maréchal Boudenny, l'amiral Kuznetsov, les maréchaux Sokolovsky, Vasilevsky, Govorov, Joukov, Boulganine, Vorochilov; le président du conseil Malenkov, le ministre des affaires étrangères Molotov, le secrétaire du parti Kroutchev et les membres du présidium Kaganovitch, Mikoyan, Sabourov, Pervoukine, Chvernink, Ponomarenko, Sousslov, Pospelov, Chataline et Chkhirvatov.

LE PANNEAU

Un conte de Serge DEYGLUN

Je marchais dans le froid de novembre. Le vent balayait les feuilles nomades et je n'allais sans peine leur courtes hésitations. Les passants fatigués rentraient la tête dans leurs paletots. Tous ces décapités allaient quelque part, nulle part. Je rencontrais parfois des odeurs de cuisines et des chaleurs connues. Les tavernes clignaient de l'oeil et leurs portes battantes invitaient l'abattu: Je t'attends.

Les jours passent mornes et tristes comme le ciel, les passants, les flaques d'eau sans lumière. Il fait froid, froid, froid et surtout rien... Aux feux rouges des artères, des milliers de globules à chaque melon se coagulent. Le tacot pette en bleu sur la "Chrysler" qui répond à grands coups de klaxons. L'autobus accueille ses sardines en crachant de l'air comprimé. Je crache.

Un homme passe et tient son chien. Je regarde ces deux bêtes qui se disputent je ne sais quel chemin. L'homme ressemble au chien. Ses bajoues flasques et molles retombent sur un foulard qui pend comme une laisse. Il a de petits yeux méchants que le froid fait rougir. Ses lèvres épaisses, humides et craquelées marmottent sans cesse. Ils se tirent l'un et l'autre de murailles en réverbères et grognent de malaise.

Trois heures sonnent quelque part; cette taverne m'absorbe et me prête sa collante chaleur. Sur la boîte téléphonique, un hiboux empaillé me fixe éperdument. Je sens que je vais le haïr. Je le haïs déjà. La bière est froide et piquante. L'oubli neige vers le collet blanc. Tout à l'heure, je me ferai des moustaches qui feront rire le colonel. Le colonel est rouge, saoul et bave dignement. Le colonel dégueule. Il est très respectable le colonel... On le sort à grands coups de "pompes". Vive le colonel! Et tout le monde rigole. Je m'en vais.

La rue n'a pas changé, elle aussi a froid. Tout se fige. Les vieux murs de cet entrepôt se taisent. Ils suintent une glace transparente. Là-bas, au fond de cette tranchée noire, le port. Des maïs métalliques accrochent des reflets parmi les grands cargos d'ombre. Cinq heures... Les grues mécaniques se taisent, les caisses en pyramides se résignent à la pluie. De grands paquebots blancs apparaissent lentement pour le Sud. Les sirènes enrôlées ponctuent leur long sillage.

Le quai Victoria est étrangement désert à cette heure. Je fais buvard sur les silences et j'attends. Je me penche vers l'eau gluante et lourde. Elle tourne le fond dégueule des choses bien sin-

gulières... J'aime cette étrange lecture que des nuages effacent. Bientôt, il fera nuit. Il n'y a que moi de vivant. Moi et cette cigarette qui écrit en rouge sur les ardoises qui reculent: les atmosphères de la nuit. Des marins chantent. C'est venu tout à coup. Quelqu'un a poussé les manettes et la lumière a fait des ronds dans le noir. Des ronds blanchâtres qui s'allignent vers la grande addition de la ville. Je n'aime pas ces phares de terriens qui ne clignotent que l'ennui. Je n'aime plus ce port car les marins reviennent. Je n'ai jamais aimé ces voyageurs qui étaient là pour me parler.

Il y a des collines luisantes et bosselées qui mènent vers les rues. Les poubelles ont des sons graves pour faire courir les chats. Des chats et des rats. Des chiens accourent pour se faire chasser, peut-être pour entendre des voix d'hommes, des voix qui nourrissent. J'ai connu des voix qui m'ont affamé.

Le restaurant de coin est plein de chaleur, la chaleur froide qui coule dans le dos. Les chaleurs de cuisines et de nappes à carreaux. Des hommes fatigués causent mais je ne veux plus savoir ce qu'ils disent. Je ne veux rien voir. Rien. Les calendriers me regardent. Les calendriers d'ailleurs avec des femmes en costume de bain. Des plages. Du sel sur la nappe fait rouler mes doigts. Les femmes des plages sont granuleuses. Les plages sont des cuisines épiques de parasols. Dans la cuisine, on fait griller des choses. Le restaurant m'étouffe, la nuit aussi. J'ai vécu des nuits artificielles. Des nuits de rideaux tirés avec des bruits de trois heures dans la rue. Des angelus de villes. Je n'attends plus rien. Pourquoi faut-il partir?

Il y a des livres qui parlent de silences et de forêts, de rochers, d'eaux calmes. Il y a aussi le monde sans livres et sans géographie. Le monde est à moi si je quitte l'homme qu'on a fait de moi. C'est l'heure où mes semblables discutent littérature dans les cafés. L'heure où des gens cherchent une forme d'expression. Les horloges tournent. Un regard sur la ville ne me fera plus baisser les yeux.

Tenez! Voici la taverne du colonel, du hibou indiscret. La rue de l'homme qui ressemblait à son chien. Regardez! Les panneaux réclament s'allument comme au début. Par delà les toits, cette annonce de bicyclette, regardez!

On fait un pas à droite et le "Bi" disparaît... Un pas à gauche et le "Ite" s'efface... CYCLE CYCLE CYCLE CYCLE CYCLE CYCLE CYCLE

Cent dix mille soviétiques éliront lundi LES 1,300 DÉPUTÉS DU "SOVIET SUPRÊME"

Le 14 mars prochain se dérouleront sur tout le territoire de l'Union soviétique les élections au Soviet Suprême. Ce jour, plus de 110 millions de citoyens soviétiques, hommes, femmes, jeunes et vieux, de toutes les conditions, éliront, sur la base du suffrage universel, égal et direct, et au scrutin secret, environ 1,300 députés. Malgré certains traits communs, les élections soviétiques — il n'est peut-être pas inutile de le rappeler — diffèrent essentiellement de ce qu'on appelle "élections" en Occident. En effet, en U.R.S.S., où seul le Parti communiste a droit de cité, les élections manquent totalement de cet esprit de compétition qui les caractérise dans les pays occidentaux. Elles sont en réalité de grandes opérations plébiscitaires, permettant aux citoyens d'approuver les candidats qui leur sont proposés et, par là même, d'exprimer leur confiance envers le régime.

Conformément à une tradition créée par Staline, les candidatures sont proposées au nom d'un "Bloc des Communistes et des Sans-parti" qui pratiquement n'existe pas, ou plus exactement dont l'existence se réduit à la présence à la tribune des réunions électorales, aux côtés des communistes, de quelques personnalités honorables, non membres du Parti. Un certain nombre de ces sans-parti (15% en 1950) sont aussi désignés comme candidats et sont élus. Ces non-communistes, qui sont toujours des pro-communistes, sont appelés à symboliser l'adhésion des masses populaires au Parti qui, selon la terminologie

officielle, est leur "guide". Rappelons que sur une population de 210 millions d'habitants, le Parti communiste compte environ 7 millions d'adhérents. En fait, tous les candidats sont désignés par les comités du Parti qui fait entrer ensuite sa décision par une réunion des électeurs. Le bulletin de vote ne comprend qu'un candidat unique qui est élu ordinairement à la quasi totalité des votants.

Le Soviet Suprême, qui possède de ces élections plébiscitaires comprend deux Chambres égales en droits: le Soviet de l'Union et le Soviet des Nationalités. Les membres du Soviet de l'Union sont élus à raison d'un député pour 300,000 habitants. Pour le Soviet des Nationalités, 25 députés sont élus par République de l'Union (il y en a 16); 11 par Républiques autonomes, 5 par régions autonomes, et 1 par "districts de minorité nationale". Le nombre des députés varie d'élection en élection: c'est ainsi que le Conseil de l'Union eut en 1946, 682 membres et en 1950, 678. Le nombre total des députés des deux Chambres a été de 1316 en 1950-1954.

Aux termes de la Constitution de 1936, quelque peu modifiée en 1946, le Soviet Suprême est doté de pouvoirs étendus. C'est notamment la session comme des deux Chambres qui élit le Présidium remplissant en URSS les fonctions de chef d'Etat. Le Présidium du Soviet Suprême se compose d'un Président, de seize vice-présidents (un par République fédérée), de quinze membres et d'un Secrétaire. On sait que l'actuel Président du Présidium est le maréchal Vorochilov qui fut désigné à ce poste après la mort de Staline.

Quant au rôle législatif du Soviet Suprême, il se borne à ratifier le budget annuel de l'Etat, ainsi que les décrets de son Présidium et du Conseil des Ministres pris entre les sessions. Il est convoqué généralement deux fois par an; chacune de ses deux sessions ne dure ordinairement que trois ou quatre jours. Leur intérêt réside uniquement dans les exposés faits à cette occasion par le ministre des Finances ou, le cas échéant, par d'autres membres du gouvernement. Le travail législatif réel se fait en dehors du Soviet Suprême, en comité secret. On ne discute gué-

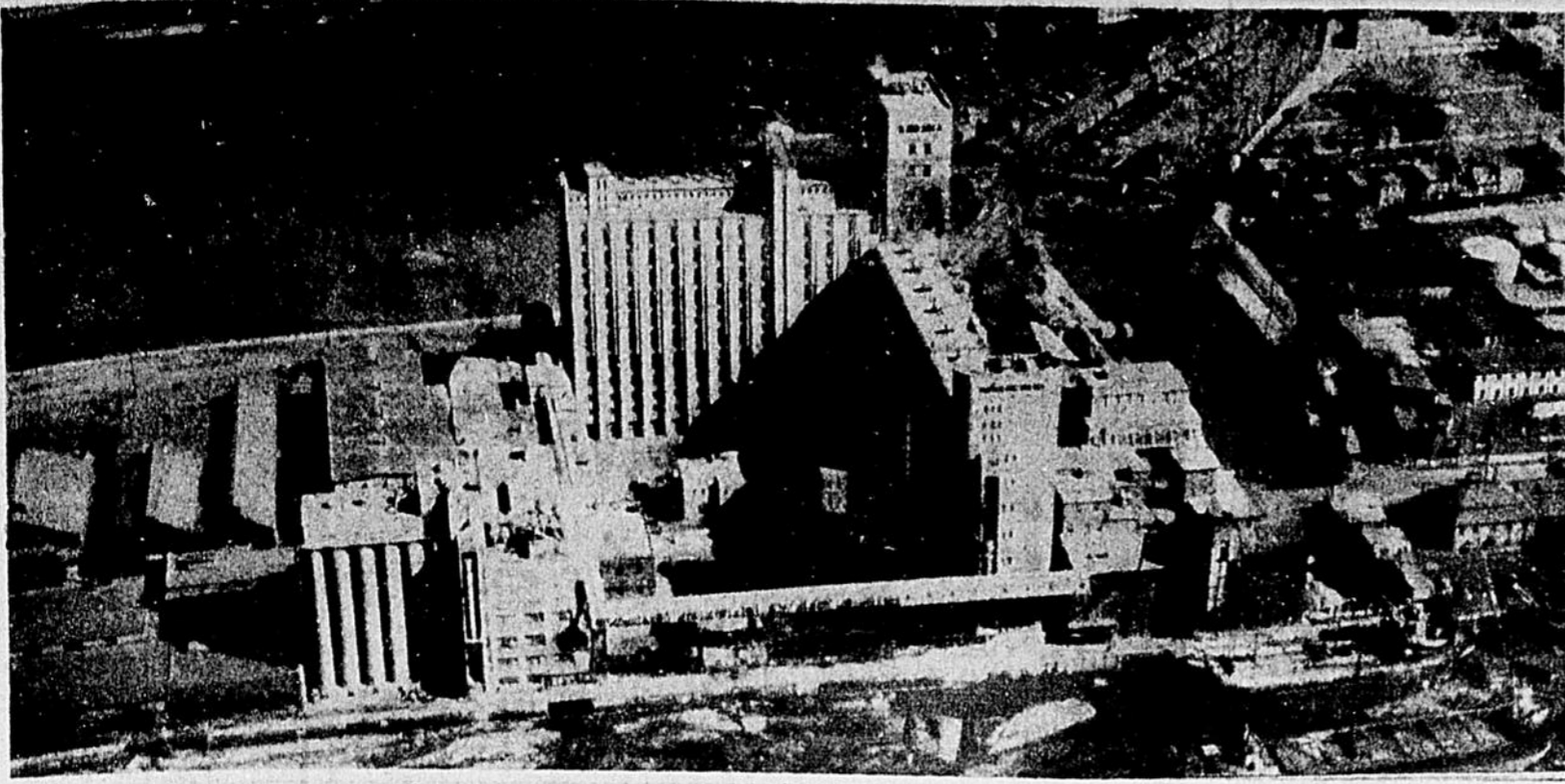
re au Parlement soviétique où l'unité est d'office monolithique. Dans ces conditions, la campagne électorale, en Union Soviétique, a toujours un caractère artificiel et préfabriqué. Elle donne lieu cependant à une mobilisation générale des propagandistes du Parti et des organisations de masse qui lui sont associées. Il s'agit de convaincre les sceptiques, les hésitants, ceux qui ne sont pas touchés par le bien-fondé de la politique du Parti et du gouvernement. On fait le bilan des résultats atteints depuis les dernières élections; on explique, avec force détails, et compte tenu des intérêts locaux, le programme du gouvernement. Celui, d'ailleurs, des successeurs de Staline, peut paraître séduisant à plus d'un titre: ne promet-il pas la paix durable et la prospérité? Dans tous les discours électoraux, l'accent est mis sur les projets tendant à augmenter rapidement le rendement de l'agriculture et celui de l'industrie légère. Les collaborateurs de Malenkov se servent de la campagne électorale pour communiquer au pays leur optimisme, pour démontrer que "quelque chose a changé". Ils font en même temps appel au patriotisme des citoyens soviétiques, à leur fierté nationale. Notons à ce propos que la proportion des militaires parmi les candidats à la députation est très élevée. Parmi eux, figurent les maréchaux les plus populaires, comme Joukov, Vasilevski, Timochenko, etc. Ils siègeront aux côtés des meilleurs savants des sciences les plus connues.

(suite en page 4)

en comité secret. On ne discute gué-

re au Parlement soviétique où l'unité est d'office monolithique. Dans ces conditions, la campagne électorale, en Union Soviétique, a toujours un caractère artificiel et préfabriqué. Elle donne lieu cependant à une mobilisation générale des propagandistes du Parti et des organisations de masse qui lui sont associées. Il s'agit de convaincre les sceptiques, les hésitants, ceux qui ne sont pas touchés par le bien-fondé de la politique du Parti et du gouvernement. On fait le bilan des résultats atteints depuis les dernières élections; on explique, avec force détails, et compte tenu des intérêts locaux, le programme du gouvernement. Celui, d'ailleurs, des successeurs de Staline, peut paraître séduisant à plus d'un titre: ne promet-il pas la paix durable et la prospérité? Dans tous les discours électoraux, l'accent est mis sur les projets tendant à augmenter rapidement le rendement de l'agriculture et celui de l'industrie légère. Les collaborateurs de Malenkov se servent de la campagne électorale pour communiquer au pays leur optimisme, pour démontrer que "quelque chose a changé". Ils font en même temps appel au patriotisme des citoyens soviétiques, à leur fierté nationale. Notons à ce propos que la proportion des militaires parmi les candidats à la députation est très élevée. Parmi eux, figurent les maréchaux les plus populaires, comme Joukov, Vasilevski, Timochenko, etc. Ils siègeront aux côtés des meilleurs savants des sciences les plus connues.

(suite en page 4)



Rencontre de deux mondes

Le séduisant visage d'une MÉTROPOLITE COSMOPOLITE

Walter Lippman, à qui l'on demandait un jour dans quelle ville il voudrait vivre si ses fonctions ne le retenaient pas à New-York, répondit sans hésiter: Paris ou Québec. Le journaliste américain ignorait peut-être ce que le visiteur averti a vite compris, ce que les faits confirment davantage: dans une large mesure, on retrouve à Montréal ce qu'offrent tout ensemble Paris et Québec. Avec quatre ou cinq grandes villes, la métropole du Canada est sans doute l'un des lieux du monde où l'on peut vivre le plus agréablement. Et pourtant, suivant un phénomène assez naturel, le Montréalais qui n'a pas beaucoup voyagé, envie ceux qui naissent et meurent dans les fabuleux carrefours d'autres continents. Sans doute l'existence du citadin n'est-elle pas exempte de problèmes — dont ceux de la circulation, du logement et du transport en commun retiennent constamment l'attention — mais, si l'on ose dire, l'atmosphère d'une agglomération comme la nôtre suppose, exige même, des difficultés semblables, propres à exaspérer les hommes qui la peuplent, et sans lesquelles il faudrait se résigner à la morne uniformité de l'ennui qui règne dans certaines municipalités irréprochables de la province voisine. Les paradoxes ne déplaisent pas à l'homme de la rue qui s'habitue si bien aux défauts de sa ville qu'il

ne finit par ne plus vouloir s'en passer, car à chacun de ces défauts correspond étrangement une qualité familière. De sorte qu'il n'arrive plus à dissocier très bien les inconvénients et les avantages et, sans toujours le savoir, se laisse imperceptiblement gagner par l'indéfinissable poésie de son quartier, fut-il sordide aux yeux du sociologue, par la satisfaction qu'il éprouve à triompher d'une circulation indisciplinée, par la joie secrète que dégage, certains soirs, la grande rumeur des foules.

Depuis la guerre, avec l'arrivée des émigrants, le caractère cosmopolite de la métropole s'est sensiblement accentué. L'influence grandissante de l'américanisme

n'a pas empêché l'Européen de transplanter ici quelques-unes de ses institutions. Autour du restaurant hongrois, gravite toute une petite population qui conserve sa langue, ses habitudes et ses moeurs. L'Italien n'est plus un étranger. Le Français s'adapte avec une facilité d'autant plus grande que la langue ne constitue pas pour lui une barrière très sérieuse. Enfin, l'Anglo-Saxon et l'Américain se trouvent exactement chez eux avec, au surplus, une couleur française qui, selon les cas, inspirent la nostalgie ou le goût de la Ville-Lumière. C'est à Montréal aussi que, de plus en plus, peuvent vivre librement, travailler et se divertir, suivant leurs exigences respectives, le jeune intellectuel, l'artiste, l'amateur de sport, le jazzman, l'ouvrier, le professionnel bourgeois, le médecin raffiné ou la vieille fille sédentaire.

Le maire Houde n'a pas tort de répéter dans tous les banquets que Montréal est le point de rencontre de l'ancien et du nouveau monde . . .

L'histoire de Montréal intéresse assez peu la majorité des citadins. Quelques noms, quelques dates reposent au fond de sa mémoire: Jacques Cartier — 1635 — de Maisonneuve — 1642 — Ville Marie — des Indiens agressifs et de braves pionniers . . . voilà où s'arrêtent ses rudimentaires notions d'histoire. Aussi, grâce à l'excellente brochure qu'a publiée naguère l'Office d'Initiative Economique et Touristique de la Ville de Montréal, est-ce aux touristes que la métropole révèle toute la complexité de son attachante physionomie. Ce guide, auquel nous avons emprunté quelques-unes des remarquables photographies reproduites dans cette page (1) instruit le visiteur sur tous les aspects de la ville: économique, social, matériel, industriel, religieux, historique. En le parcourant, le citadin découvre avec toutes les précisions requises un gigantesque organisme dont il soupçonnait à peine les innombrables ramifications; il mesure l'étendue de son ignorance lorsqu'il cherche à

Mer et volcan

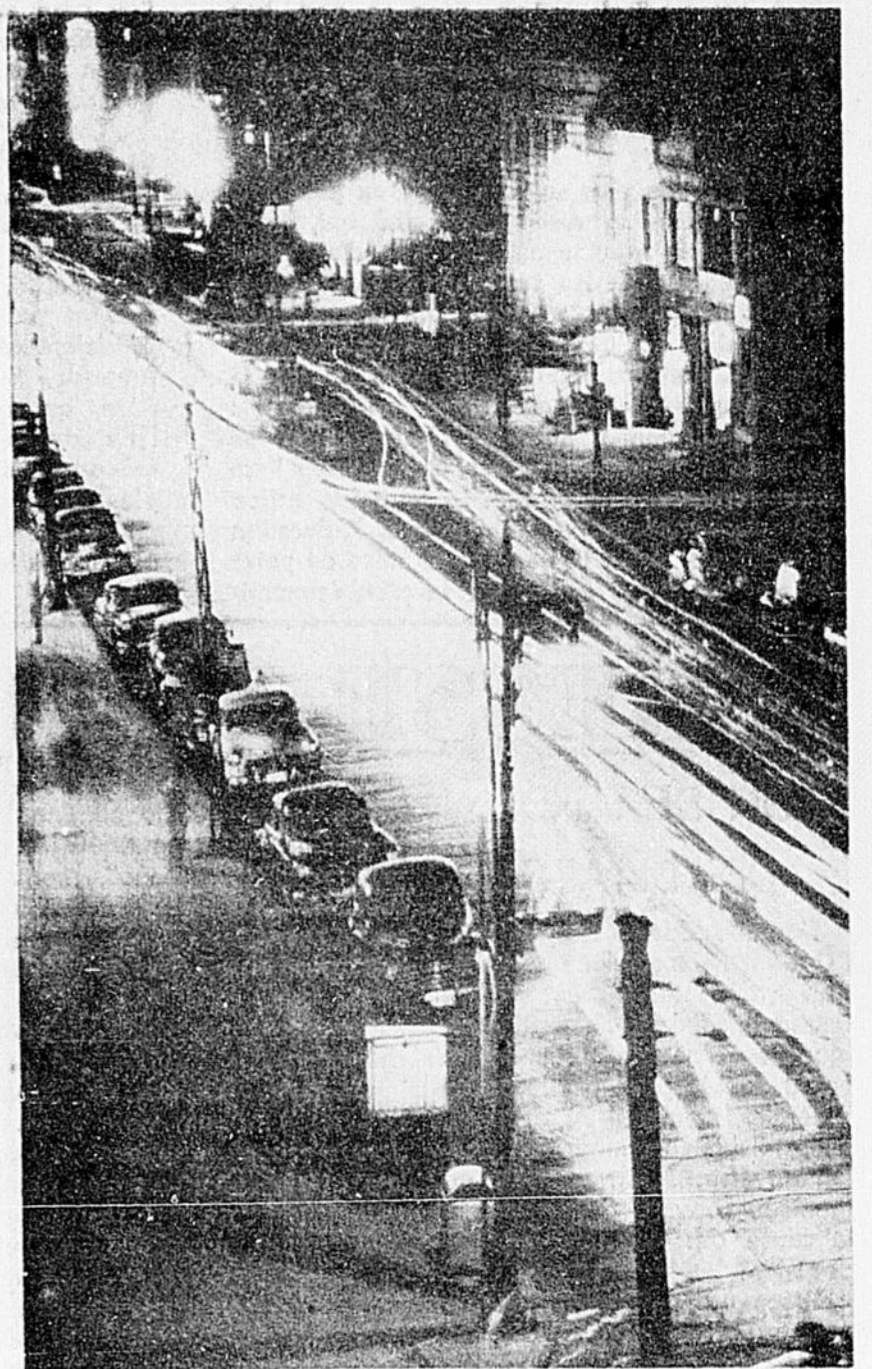
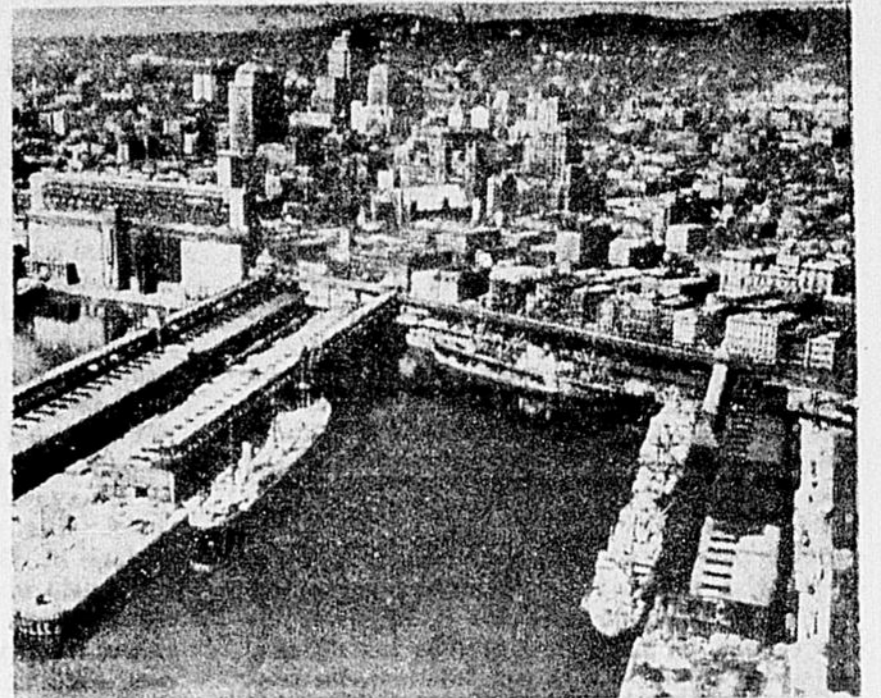
Les origines lointaines de Montréal

Les géologues signalent qu'au temps des formidables plissements terrestres, quelques centaines de milliers d'années avant l'avènement de l'espèce humaine, la région de Montréal n'était qu'un immense bouillier où nageaient les gigantesques animaux préhistoriques que les légendes ont rendus célèbres. La ville d'aujourd'hui constituait, à cette époque, le fond de la Mer de Champlain dont les flots battaient le versant d'un Mt-Royal volcanique. Après le retrait des eaux, le refroidissement de la boue, sous la pression des masses en mouvement, devait laisser un résidu de pierre. A la faveur des transformations subséquentes, l'emplacement de Montréal fut soulevé par une éruption volcanique dont le Mont-Royal, dans sa forme actuelle, est le résultat. Notre montagne ne serait en réalité, que le résidu d'un cratère éteint. Vint ensuite l'époque glaciaire, marquée par la phase des moraines mouvantes, aplanies et striées par l'ébranlement des masses froides. Aux bouleversements du sol, succéda le calme géologique qui favorisa une végétation luxuriante. Beaucoup plus tard, les pionniers de la Nouvelle-France découvraient ici un "lieu enchanteur" habité par des Indiens.

Plus ou moins considérables, quelques cours d'eau sillonnent encore le sous-sol de Montréal qui, devenu glaciaire, n'offre pas une résistance suffisante pour étayer les fondations de gratte-ciel comparables à ceux de New York. C'est l'un des principaux obstacles auxquels font face les entrepreneurs en construction.

Identifier tous les squares, tous les monuments, tous les temples; l'envergure des installations portuaires et ferroviaires, la richesse et la diversité des industries, l'énumération des "divertissements", les données matérielles et historiques — ce sont là les secrets d'un visage qu'il connaissait fort mal. C'est alors qu'il reconnaît à Montréal son véritable caractère de métropole; son étonnante puissance; la profusion de ses jardins, de ses pierres, de ses immeubles; le rayonnement de sa force économique; et, pour finir, les raisons pour lesquelles il continuera d'y habiter . . .

(1) En haut, à gauche, une minoterie géante située en bordure du St-Laurent. A droite, de haut en bas: l'édifice Sun Life; une vue aérienne du port de Montréal; une rue de Montréal la nuit. Ci-dessous: un bas-relief du Monument Maisonneuve, Place d'Armes.



IMPRIMERIE YAMASKA

2003 Rue St-Hubert, MONTRÉAL - Tél: FRontenac 1127-8

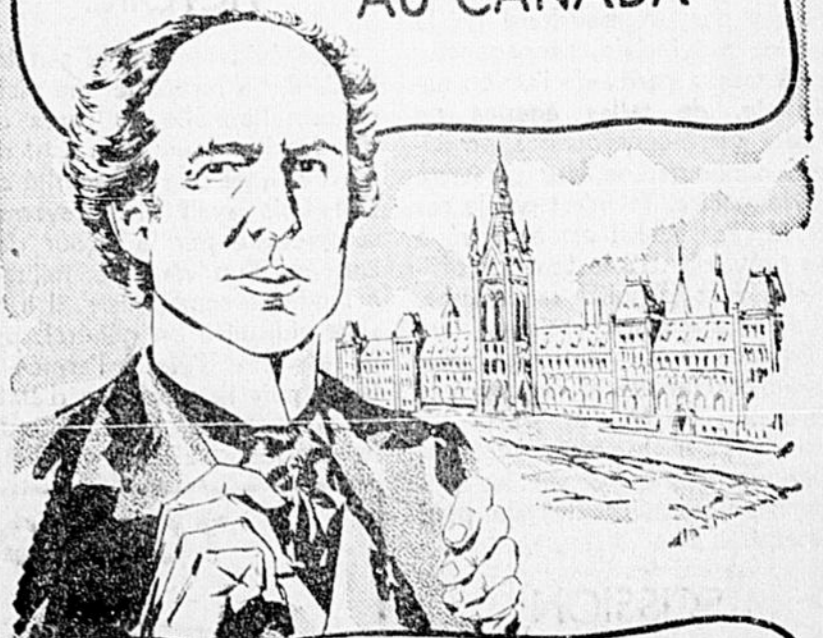


Impression de journaux et périodiques en tous genres

Reliure — Travaux commerciaux — Photogravure



QUI A DIT...?
"LE XX^e SIÈCLE APPARTIENT AU CANADA"



Ces paroles sont attribuées à SIR WILFRID LAURIER, premier ministre du Canada de 1896 à 1911.

CETTE RÉCLAME FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE PUBLIÉE PAR

Molson's
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRontenac 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'Imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras. Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

La boîte aux lettres

Les intellectuels

canadiens

Toronto, 27/2/54

Monsieur Jean-Louis Gagnon, L'AUTORITE.

What you say about the "dénationalisés" is true, and needed to be said as eloquently as you have said it. And yet it is only a half-truth.

Marcotte cites against you the case of Bourassa. An even stronger one is surely Garneau. Both these were intellectuals and both had a great hand in making French-Canada what it is.

The position of English Canada is really much worse, for we draw our flow of ideas almost wholly from the US, and have done so ever since we stopped drawing them from Britain.

What the country needs is a bilingual milieu, a group of salons in which French and English intellectuals could be "at home" and at ease together. Many thanks for the article.

Yours truly, B.K. Sandwell

N.D.L.R. — Ancien rédacteur en chef du Saturday-Night, M. Sandwell est considéré comme l'un des plus grands journalistes canadiens de langue anglaise.

Enfance et alcool

Montréal, le 2 mars 1954.

M. Gérard Gingras, directeur, Dans le Québec, on vendrait son âme au diable pour se faire de l'argent pour le service de Dieu.

On vend nos petits enfants canadiens-français et catholiques aux Juifs américains.

On a brulé la jeunesse dans les trop nombreux débits de liqueurs, pour faire de l'argent, dit-on, qui doit servir aux fins de l'éducation de nos enfants.

Que fait-on de la dignité de notre province catholique ?

Monsieur Robidoux de la Tribune de Sherbrooke, nous disait, il n'y a pas très longtemps, que le moral était à la baisse dans cette province.

On a dit et redit, que l'éducation faisait défaut au sein de notre peuple.

F.P.

"Tourbillons"

Montréal le 2 mars 1954.

Cher confrère,

Des rumeurs circulant, je vous prie de bien vouloir porter à la connaissance du public que l'émission "TOURBILLON" commanditée par Molson ayant pris l'affiche à C.B.F.T. l'élundi 1er mars 1954, ne fait pas suite à l'émission "TOURBILLONS BLEUS" dont je suis l'auteur donnée au même réseau le 5 février 1954, soit 24 jours avant la première émission Molson et avec le même réalisateur.

Il s'agit simplement d'un manque d'imagination de la part du réalisateur et des responsables de cette nouvelle série. Quant à l'émission "TOURBILLONS BLEUS", elle disparaît de l'affiche pour des raisons bien évidentes.

Merci et cordialement vôtre,

Jean Lazare.

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!



La Coupole, McCarthy et "Ike"

Une exigence moderne: l'action politique

La CTCC et les syndicats industriels de la province de Québec s'engagent résolument dans l'action politique. Après des années de statu-quo légèrement orienté, les dirigeants de la classe ouvrière québécoise viennent de découvrir leurs batteries et, en même temps, de "s'engager" beaucoup plus à fond que leurs collègues des provinces considérées traditionnellement comme les plus avancées, par exemple la Colombie-Britannique. Leur intention, désormais, n'est plus de diriger le scrutin des travailleurs vers l'un des partis en présence, mais bien d'établir un programme et, si besoin est, de présenter des candidats susceptibles d'en assurer la réalisation. Telle est la conséquence heureuse, si l'on peut dire, de la législation systématiquement anti-ouvrière de l'Union nationale et, dans une certaine mesure, de l'espèce d'apathie, qui, sur ce point, a frappé l'opposition libérale.

L'action politique syndicale n'est pas regardée comme un progrès dans tous les milieux. Le journal LE DEVOIR (à qui, pourtant, les centraux québécoises ont décerné le titre de quotidien pro-syndical) estime, pour sa part, que les mouvements ouvriers doivent limiter leur influence aux problèmes économiques et sociaux, c'est-à-dire à l'action revendicative par rapport à l'action tout court.

Une fois de plus se pose le vieux problème de la neutralité syndicale, neutralité qui, on le sait, a été de rigueur pendant plus d'un siècle dans presque tous les syndicats d'Amérique du nord. Il est permis, d'ailleurs, de classer dans la neutralité les directives électorales du Congrès canadien du Travail, du CIO et de la Fédération américaine du Travail qui, après les années du sommeil politique inter-électoral, se bornaient à désigner l'un des candidats en lisse deux mois avant le scrutin. La véritable action politique comporte, en premier lieu, l'éducation des militants, donc, la perpétuelle mise au point des conséquences réelles, sur le plan économi-

que et social, de l'arrivée au pouvoir d'un parti ou de la ratification d'une loi.

On comprend assez mal, alors, en vertu de quel raisonnement M. André Laurendeau conseiller aux syndicats de se prononcer en matières économiques et sociales et de ne point s'engager, pour autant, dans la vie politique. Pour honnête qu'elle soit, cette façon de penser risque de fausser l'optique déjà très floue du public non averti, de provoquer, en fait, une rupture définitive entre l'intellectuel politique et les travailleurs, condamnés, eux, à ne se préoccuper que de l'amélioration de leur condition matérielle, à ne jamais songer ni à l'initiative, ni à la participation dans les affaires de l'état.

Les syndicats québécois, cependant, ont déjà choisi. "Les vieux partis sont incorrigibles", a déclaré M. Gérard Picard qui a dénoncé avec une égale virulence le communisme et le capitalisme. Cette prise de position, on doit le reconnaître, n'est pas encore tout à fait définie, puisque, exception faite de la doctrine sociale de l'Eglise (qui n'est tout de même pas ce que l'on peut appeler un programme politique), le comité-directeur de la CTCC ne s'appuie sur aucun texte et, bien souvent, doit improviser au gré des événements.

C'est là, d'ailleurs, une lacune dont les partisans du syndicalisme apolitique sont en grande partie responsables. On sait le désappointement de certains syndicalistes français qui, après avoir obtenu des victoires sensationnelles sur le plan de la participation aux bénéfices et de co-gestion, avaient été contraints d'abandonner, faute de connaissances. Les délégués ouvriers étaient, en pratique, incapables de prendre une décision dont, en d'autres temps, le patron eut laissé l'initiative à un aide-comptable... Un phénomène similaire, mais, va sans dire, beaucoup plus grave serait l'inévitable résultante de l'ignorance politique dans laquelle est encore maintenue la vaste majorité du prolétariat canadien.

les timides protestations n'ont eu, pour ainsi dire, aucun effet. Un phénomène demeure: les Etats-Unis groupent maintenant trois grands mouvements politiques, le parti démocrate, le parti républicain et le mccarthysme.

Deux heures seulement après avoir pris connaissance des remarques du président Eisenhower, dont on attendait une rebuffade en règle, MacCarthy annonçait son intention de poursuivre au même rythme ses enquêtes "avec ou sans l'appui du parti républicain".

Tout porte à croire, d'ailleurs, que les prochaines élections partielles du Congrès américain donneront au sénateur l'occasion d'un nouveau triomphe. Si les Républicains conservent la majorité, l'aile réactionnaire et fasciste du parti attribuera cette victoire à MacCarthy, qui, du même coup, gardera la présidence de sa commission sénatoriale et sera, ainsi, en mesure d'intensifier ses attaques contre l'armée, une armée dont le général Eisenhower a été le commandant en chef durant de nombreuses années.

Si, au contraire, les Démocrates obtiennent le contrôle du congrès, MacCarthy rejettera la défaite sur les faiblesses du président et, une fois de plus, il invoquera "the mess in Washington". Dans les deux cas, on le devine, la manoeuvre est destinée à préparer l'arrivée du sénateur MacCarthy au congrès électoral du parti républicain qui aura lieu à Chicago en 1956.

UNE BELLE VICTOIRE

Très évidemment, le sénateur MacCarthy a remporté une victoire sensationnelle au cours des dix derniers jours. Il a tout d'abord affirmé que la sécurité des Etats-Unis avait été gravement compromise par le séjour dans l'armée d'un dentiste militaire à tendance communiste, il a ensuite ridiculisé un général, puis le secrétaire d'état à l'armée de terre, puis le secrétaire d'état à la défense nationale et, enfin, le président Eisenhower, dont

SCISSION

Comme tous les partis à tradition libérale, le parti travailliste britannique souffre d'une crise intestine toutes les fois que ses dirigeants abordent un problème fondamental. C'est ainsi que les bevanistes, qui étaient en sommeil depuis quelques mois, viennent de manifester leur existence à un point tel que les députés de l'opposition ont voté par une majorité de six voix seulement: la ratification de l'O-tan et les crédits militaires, proposés par le gouvernement Churchill. Cette nouvelle et ca-

PRESSE-ACTUALITÉ

ON DEMANDE DES DÉTAILS

L'organe de presse de la CTCC vient de formuler une question troublante: M. Pat Walsh, quand il adhéra au parti communiste canadien, était-il un agent double payé par la police fédérale (comme il l'a affirmé), ou est-il bien (comme il l'a également affirmé) un ancien communiste, converti depuis peu à la cause des démocraties occidentales?

Toutes les polices du monde, il est vrai, font preuve à l'égard de leurs indicateurs d'une certaine loyauté du silence. En l'occurrence, toutefois, il semble que le ministère de la Justice ne soit tenu en aucune manière de conserver plus longtemps le silence. M. Walsh, en effet, fait distribuer une circulaire dans laquelle il accuse carrément de pro-communisme agissant le Congrès canadien du Travail, la CTCC et le journal Le Devoir. Pas plus que M. Duplessis, Pat Walsh ne fera croire à quiconque que Gérard Filion et André Laurendeau ont mis leur plume au service du Kremlin et, préférées par un mouchard de la police provinciale, propagandiste à temps perdu de l'Union nationale, de telles âneries ne tirent pas à conséquence, en dépit, d'ailleurs, de leur caractère diffamatoire. Tel n'est pas le cas si M. Pat Walsh est autorisé à se prévaloir d'une fonction officielle dans la police canadienne. Il serait dommage, vraiment, que l'équivoque se prolonge plus avant, dommage et cocasse à la fois puisque M. Pat Walsh annonce pour le mois prochain une vaste enquête sur les tendances communistes du parti libéral.

TOUJOURS LA MEILLEURE!

Advertisement for Robin Hood Flour featuring a sack of flour and text: 'LA FARINE ENRICHIE DE VITAMINES Robin Hood', 'CETTE GARANTIE AVEC CHAQUE SAC', 'REMBOURSEMENT, PLUS 10% DE LA FARINE ROBIN HOOD EST GARANTIE DE VOUS DONNER MEILLEURE SATISFACTION QUE N'IMPORTE QUELLE AUTRE FARINE MOULUE AU CANADA. VOTRE MARCHAND EST AUTOMATIQUEMENT À VOUS REMBOURSER LE PRIX QUE VOUS AVEZ PAYÉ POUR CETTE FARINE PLUS 10% EN APRÈS AVOIR PAYÉ L'ÉGAL MEILLEUR PRIX POUR UN ÉGAL PONDÉRALMENT SUFFISANTS DES MEILLEURS, ET QUE VOUS LES RETROUVEREZ LE RESTE DU SAC. Robin Hood Flour Mills Limited'.

Mais ne le répétez pas

(Suite de la page 1)

ment plaintif de ses prisonniers. Puis, d'une voix pitoyable:

— Ces pauvres petits! C'est triste, n'est-ce pas?

Vous hochez la tête et lui, vous regardant bien dans les yeux, enchaîne aussitôt:

— E bien, achetez-m'en une couple et rendez-leur la liberté... Pour acquérir des mérites.

Au fond du puits

Un événement littéraire de l'année — auquel L'Autorité a d'ailleurs consacré de nombreuses colonnes — c'est le Journal de Saint-Denis Garneau. La radio aussi s'en est occupé. Même qu'ils étaient trois, un soir récent, pour nous présenter l'oeuvre et en dire des extraits.

Emission de grande classe. Sauf pour cette introduction dont quel ques bribes, captées au fil de l'ébauchissement, me sont restées sur le tympan.

... L'idée de son déficit ontologique... une rationalisation de ses déficiences affectives...

Peu après, au moment de se louer les oreilles, voici encore:

... vérifier surnatuellement les illusions qui constituent la somme de nos aliénations...

Méthode d'éclairage qui s'apparente à ce qu'en Physique on appelle, sauf erreur, la "lumière noire".

Et nous citons...

On nous a lu à ce même micro, heureusement, quelques pages non expliquées de Garneau. Pages admirables de maturité précoce, d'harmonie, de fréquence profonde.

En dix minutes et plus, juste un petit sourire. Si fugitif, d'ailleurs, si gentiment homme-de-lettres — et Dieu sait que, chez nous, l'espèce ne pulvérisait pas...

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

Mais ne le répétez pas

(Suite de la page 1)

ment plaintif de ses prisonniers. Puis, d'une voix pitoyable:

— Ces pauvres petits! C'est triste, n'est-ce pas?

Vous hochez la tête et lui, vous regardant bien dans les yeux, enchaîne aussitôt:

— E bien, achetez-m'en une couple et rendez-leur la liberté... Pour acquérir des mérites.

Au fond du puits

Un événement littéraire de l'année — auquel L'Autorité a d'ailleurs consacré de nombreuses colonnes — c'est le Journal de Saint-Denis Garneau. La radio aussi s'en est occupé. Même qu'ils étaient trois, un soir récent, pour nous présenter l'oeuvre et en dire des extraits.

Emission de grande classe. Sauf pour cette introduction dont quel ques bribes, captées au fil de l'ébauchissement, me sont restées sur le tympan.

... L'idée de son déficit ontologique... une rationalisation de ses déficiences affectives...

Peu après, au moment de se louer les oreilles, voici encore:

... vérifier surnatuellement les illusions qui constituent la somme de nos aliénations...

Méthode d'éclairage qui s'apparente à ce qu'en Physique on appelle, sauf erreur, la "lumière noire".

Et nous citons...

On nous a lu à ce même micro, heureusement, quelques pages non expliquées de Garneau. Pages admirables de maturité précoce, d'harmonie, de fréquence profonde.

En dix minutes et plus, juste un petit sourire. Si fugitif, d'ailleurs, si gentiment homme-de-lettres — et Dieu sait que, chez nous, l'espèce ne pulvérisait pas...

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

A quoi il ajoute brusquement, avec une candeur désarmante, cette brève notation: —Analogie avec la Fugue de Bach...

Car même quand ça ne va pas, il ne faut rien laisser perdre!

Le poète écrit sur son angoisse. Il est aux portes du Désespoir. A tel point qu'il a repris, pour la première fois de longtemps, l'imitation: "oh! la beauté des images! ce tempo balayant de certaines pages! et surtout, de s'extasier le désespéré, quelle simplicité!"

Néo-réalisme

"Cet âge est sans pitié..."

Aussi les enfants sont-ils presque tous jours d'excellents critiques. Pas assez de tolérance, peut-être, mais une lucidité!

Combien d'oeuvres, même adultes pourraient faire leur profit de ce jugement que voici dans toute son abrasive vulgarité:

— Tu sais, dans Tintin, y a quelque chose qui marche pas...

C'est un Montréalais de cinq ans qui vient d'avaler d'une traite les centaines d'images de Tintin au Congo.

— Eh ben quoi? Qu'est-ce qui ne marche pas?

— J'ai fait jamais caca!

A la manière de

"Plus sensationnel que jamais!" Ainsi vocifère le crieur officiel d'une de ces tonnes de papier illustré qui paraissent chaque semaine dans notre vilain.

Et de quoi la sensation est-elle faite? Il nous l'apprend:

— Révélations sur les drames de l'enfance malheureuse! le cordonnier du Fape vous parle de son client! Un psychanalyste explique le rapport Kinsey!

Si Churchill avait à refaire, non plus pour le duel mondial mais pour les compétitions du jaunisme éperdu, son inoubliable Blood, Sweat and Tears, comment le tournerait-il?

— God, Sex and Fears...

Que l'âge ne vous abatte pas!

Rajeunissez à 40, 50, 60

Ne soyez plus faible, déprimé, sans énergie. Essayez les Tablettes Toniques Ostrex contre la fatigue, l'anémie, qui rend des milliers d'hommes et femmes épuisés, vieillies à 40, 50, 60 ou plus. Ostrex renforce, stimule, fortifie corps, sang, organes, nerfs. Ramène la jeunesse. Format d'introduction, 60¢ seulement. Toutes pharmacies.

Advertisement for Kuyper Gin: 'de KUYPER BLENDING GIN La vraie saveur de Hollande FONDÉ EN 1693 DISTILLÉ AU CANADA'.

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, 2003, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chèque de à cet effet.

Abonnement d'un an \$4. Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

Le Béni-coucou

Ça ressemble à du Jacques Hébert en Afrique (avec Thérèse). En fait, c'est de l'exquis "bedit gommerce" de par chez nous.

A CKAC, pionnier des postes français d'Amérique. Un soir récent. Au milieu d'une pontification musicale d'orgue, voici la voix pleine d'onction de M. le curé Cornélius, de Rosemont:

— Adjuvator nostrum in nomine Domini... benedictio maneat super hunc locum... per omnia saecula saeculorum...

Et l'amen n'est pas sorti que, déjà, le proprio de ce locus sacré est devant nous:

— Ici, c'est une place pour les sportifs. Le Coucou-Barbecue! Pis les lettrés aussi. Juste un p'tit trou dans le mur, avec ce caractère français... euh... ce caractère qui nous caractérise tant (sic)...

Spécialité de la maison: le poulet-baptême (à l'eau bénite).

LUCIE FERÉ

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Dame ALMA ELIZABETH MACKIE WAHLBERG, ménagère, des cités et district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à la présente ou à la prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JOHN GUSTAV FOLKE WAHLBERG, pour cause d'adultère et de désertion. DATE à Montréal, province de Québec, ce 12ème jour de décembre 1953.

MILTON L. KLEIN, Procureur de la requérante, 1117 rue St-Catherine, Apt. 521 Montréal, P.Q.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS EST DONNÉ par les présentes que M. IRÈNE DORA BAKER PEARSON, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à la présente ou à la prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, JOHN OLAF THOMAS PEARSON, pour cause d'adultère et de désertion.

FAIT A MONTRÉAL, dans la province de Québec, le neuvième jour de février, l'an mil neuf cent cinquante-quatre (1954).

JOHN M. SCHLESINGER, Procureur de la requérante, 400 rue St-Jacques ouest, Montréal, Québec.

6-12-20-27m

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Dame EUNICE LEVINE EVELYN LIN, ménagère, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à la présente ou à la prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son époux, HARRY EVELYN, coupeur, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, province de Québec, ce douzième jour de février 1954.

LA CRISE DE CONSCIENCE DES CATHOLIQUES FRANÇAIS

La crise que traverse le catholicisme français, crise qui était latente dès avant la mort du cardinal Suhard, en 1949, et qui s'est manifestée ouvertement pour la première fois au début de "l'affaire" des prêtres-ouvriers, s'étale maintenant au grand jour.

Le 14 novembre, après un voyage à Rome et un entretien avec Pie XII, les cardinaux Gerlier, Liénart et Feltin déclaraient, dans un communiqué, que l'expérience des prêtres-ouvriers ne pouvait être maintenue "dans sa forme actuelle" mais que d'autres modalités seraient recherchées pour permettre la continuation de l'apostolat en milieu ouvrier. Ceux parmi les catholiques qui avaient fondé de grands espoirs sur l'expérience des prêtres-ouvriers, dans laquelle ils voyaient la seule possibilité de rechristianisation, à très longue échéance, du monde du travail, avaient espéré, alors, que certaines modifications, une formation plus poussée des prêtres-ouvriers, un certain aménagement des modalités de recrutement, permettraient de conserver l'essentiel de cette forme d'apostolat et que les "missionnaires" resteraient profondément unis au milieu à évangéliser.

Leurs illusions furent détruites lorsque, le 25 janvier 1954, les évêques français annonçaient qu'il serait désormais interdit aux prêtres-ouvriers de travailler plus de trois heures par jour et d'adhérer à toute organisation syndicale. Beaucoup estimèrent que cette décision mettait pratiquement fin à l'expérience inaugurée, il y a dix ans, par le cardinal Suhard et l'abbé Godin. Jamais, disaient-ils, les ouvriers n'accorderont leur confiance à des gens qui viennent travailler trois heures par jour, un peu en

amateurs, et qui ne pourront pas participer à la vie syndicale. Les évêques ayant proclamé l'incompatibilité de l'état ouvrier avec la nature et l'exercice du sacerdoce, beaucoup de catholiques se sont demandés pourquoi cette incompatibilité entre l'état de prêtre et l'engagement temporel n'avait jamais été invoquée à propos des prêtres-députés, des prêtres-journalistes, des prêtres-officiers, voire des prêtres-ministres...

par Robert JUFFE

Dans un éditorial retentissant, l'"Actualité Religieuse", revue bimensuelle dirigée par le R.P. Boisselot, dominicain, posait les questions ci-dessus, et bien d'autres encore, tout en affirmant la soumission totale des prêtres aux décisions de la hiérarchie et du Saint-Siège. "Dans certaines circonstances, lisait-on dans la conclusion de cet éditorial, il faut souffrir non seulement pour l'Eglise — cela va de soi — mais aussi par l'Eglise".

D'autres publications, dirigées par des Dominicains, notamment la revue mensuelle "La Vie Spirituelle", avaient adopté des positions semblables en ce qui concerne les prêtres-ouvriers, et, d'une manière générale, des positions assez "avancées" dans les domaines social et politique.

Vers le 10 février, on apprenait que le R.P. Emmanuel Suarez, maître général des Dominicains, était venu à Paris de Rome et qu'à la suite de ce voyage les trois provinciaux de l'Ordre des

Dominicains en France (Paris, Lyon et Toulouse) étaient remplaces, cependant que trois autres religieux, dont le directeur de la "Vie Intellectuelle" avaient reçu l'ordre de quitter la région parisienne pour se retirer dans des monastères lointains.

L'affaire a fait beaucoup de bruit et son retentissement a dépassé considérablement celui qu'aurait dû trouver normalement, dans l'opinion publique, une mesure disciplinaire prise au sein d'un Ordre religieux. Beaucoup de commentaires ont vu dans les décisions frappant, à peu de distance, les prêtres-ouvriers et l'Ordre de Saint-Dominique, la manifestation d'un courant "intégriste", voire réactionnaire, qui serait maintenant particulièrement influent à Rome. Si tous les catholiques déclarent se soumettre sans restrictions aux décisions de Rome, nombreux sont ceux qui expriment leur angoisse devant ce que François Mauriac vient d'appeler "l'offensive contre l'Eglise de France".

Le malaise est encore accentué par le fait qu'on attribue au nonce apostolique à Paris, Mgr Marelle, une grande part, sinon dans les décisions prises, du moins dans leur transmission aux représentants de la hiérarchie française. Certains se sont interrogés sur les droits et les attributions du nonce, mais il ne semble guère que le représentant du Saint-Siège à Paris ait outrepassé ses prérogatives. Dans un éditorial du "Figaro", François Mauriac, qui estime que les mesures contre les "meilleurs des fils de Saint-Dominique en France" frappent la nation tout entière, a demandé au gouvernement de songer à la possibilité de conclure un nouveau concordat, grâce auquel, dit-il, l'Eglise de France ne serait plus sans défense comme elle l'est actuellement. Le même jour, chose sans précédent depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, un député et un sénateur demandaient à interroger le Ministre des Affaires Etrangères sur l'"Affaire" des Dominicains et sur les déplacements du nonce. Des bruits ont commencé à courir, en même temps, sur de prétendues prises de contact entre le Quai d'Orsay et la Curie Romaine, bruits qui, jusqu'à présent, n'ont pas reçu confirmation.

Les choses en sont là; si, à l'heure actuelle, il est très exagéré de parler d'un nouveau "gallicanisme" ou même d'une rébellion contre les décisions de Rome, il est certain, en revanche, que les récents événements ont jeté la consternation dans bien des consciences catholiques en France, et qu'ils ont apporté un élément de trouble dans les relations entre l'Eglise de France et le Siège Apostolique.

La "Pravda" publie...

(suite de la page 2)
ça le 7 septembre 1953, le grand projet de réforme de l'agriculture, destiné à améliorer les conditions de vie des citoyens soviétiques.

NIKOLAS NIKOLAEVITCH CHATALINE, secrétaire du Comité Central.

C'est un de ces hommes de l'appareil du Parti très puissants, mais dont on ne sait rien. Souvarine les appelle "hommes sans biographie".

NIKOLAS MIKHAILOVITCH CHERNIK, président des Syndicats.

Ancien ouvrier métallurgiste, âgé de 66 ans, ce vieux bolchévique, collaborateur de Staline, fut appelé après la mort de ce dernier à reprendre en mains les syndicats, après avoir rempli depuis 1946 les fonctions de chef de l'Etat. Détail intéressant: Chervnik, qui avait peut-être un compte personnel à régler avec Béria, était membre de la Cour qui a condamné ce dernier.

ALEXANDRE NIKOLAEVITCH CHELEPINE, premier secrétaire des Jeunesses communistes.

Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il est jeune, réputé comme bon organisateur et brillant orateur. Il remplace à la tête des Jeunesses communistes, qui sont, après les syndicats, l'organisation de masse la plus puissante de l'URSS, Mikhaïlov, appelé à Moscou.

La "Lettre ouverte" de la Pravda, à laquelle nous venons de nous référer, appelle quelques remarques complémentaires:

1) Cette lettre reflète le souci des dirigeants actuels du Kremlin d'élargir la base de leur popularité. Parmi les vingt signataires, on trouve en effet les représentants des organisations et des institutions les plus importantes du pays: Gouvernement, secrétariat du Parti, Armée, Syndicats, Jeunesses. On y trouve également les représentants des deux Républiques les plus puissantes, après la RSFSR (République Soviétique Russe): l'Ukraine et le Kazakhstan. Ceci évidemment pour illustrer la "fraternité et l'égalité des peuples" fédérés dans l'Union Soviétique. Il est vrai que le représentant de la République du Kazakhstan est en l'occurrence un Biélorussien; mais Kiritchenko, comme son nom le montre, est un vrai Ukrainien. Il y a également, dans cette pléiade, un Juif, Kaganovitch, et un Arménien, Mikoyan.

2) On constate la présence, parmi les "vingt Grands" du régime, de cinq Maréchaux. Cette proportion est significative en soi. Il est vrai que parmi les cinq, deux sont, ce qu'on appelle communément en Union Soviétique, des "Maréchaux Politiques": Vorochilov et Boulga-

nine. Quant à Boudenny, ce Murat soviétique, on sait que sa gloire est hors de proportion avec sa valeur militaire réelle. Il reste cependant sur la liste deux représentants authentiques de l'art militaire soviétique: Vassilevsky et Joukov.

La présence de ces deux hommes parmi les plus hauts dignitaires de l'URSS constitue un fait nouveau et confirme l'importance accrue de l'armée, constatée par ailleurs.

Enfin, l'absence, au sein des "vingt Grands", de tout représentant direct de la Police, illustre mieux que toute autre chose, que c'est à la chute de Béria et à la domestication consécutive du pouvoir policier, que l'armée soviétique doit l'accroissement de son prestige et de son poids.

21 février — De nos jours, la naissance d'un livre est entourée d'autant de réjouissances que celle d'un enfant. C'est un bon point en faveur de notre ferveur intellectuelle, à moins que l'amitié éprouvée pour l'auteur y soit pour quelque chose. On s'empresse aujourd'hui, dans la résidence accueillante des R.V., à féliciter un écrivain de belle réputation et à regarder la couverture toute fraîche de son dernier-né. L'auteur et moi sommes ici les deux seuls à connaître le contenu; lui, pour des raisons qui n'exigent pas une longue démonstration, moi, parce que la curiosité m'a poussé à le lire avant qu'il ne soit imprimé. Sera-ce un succès de librairie? On ne peut jamais prévoir avec certitude. Le livre le mérite, incontestablement. N'aurait-il pour seule vertu que de souligner qu'il est possible d'écrire sérieusement sans être assommant que ce serait déjà beaucoup... Les groupes se forment. J'ai l'avantage de converser longtemps avec un membre de la Commission Tremblay. Cet organisme a déjà reçu environ 110 mémoires et en attend une cinquantaine d'autres. Ce qui frappe non seulement, c'est l'intérêt suscité dans tous les milieux par cette initiative. Il est enchanté de parcourir des textes fouillés, d'une documentation riche et neuve, dont l'ensemble formera un dossier imposant pour la connaissance en profondeur des problèmes spécifiques de la province de Québec. Indépendamment des conclusions pratiques et administratives de cette enquête, il resera une mine d'informations où il fera bon puiser. Au tant qu'une affirmation de principe, l'enquête aura une prise de conscience collective. Ce résultat ne sera pas perdu.

22 février — Si les journalistes ont été les premiers à prôner toutes les formes d'association pour favoriser le travail d'équipe dans les domaines les plus variés, ils ont été beaucoup moins empressés à prêcher d'exemple. Le métier, c'est vrai, se prête mal au groupement; un vieil individualisme hérité de l'époque héroïque semblait s'y opposer. Chacun travaillait dans son secteur, quitte à se plaindre amèrement si certains droits n'étaient pas reconnus. Nous avons enfin compris que l'isolement était stérile, qu'une action concertée était de nature à renforcer les positions de chacun. Nous avons assisté à la naissance de groupements syndicalistes et professionnels; les journalistes, réunissant déjà quelque quatre cents membres, s'est fondée à Montréal; elle est reliée à la Fédération internationale des Journalistes, accréditée auprès de l'O.N.U., et à l'Association internationale des Journalistes de langue française. Le cycle est complet. Le véritable lancement à Montréal d'un congrès des journalistes de langue française du monde entier. Evénement mémorable. Cette prise de contact serait féconde. L'expansion française ne pourrait qu'y gagner, par les liens précieux que les participants et leurs journaux seraient en mesure d'y nouer. Sous l'impulsion éclairée et dynamique de notre confrère Jean-Marie Morin, toujours en mesure de payer de sa personne pour les causes qu'il estime justes et nécessaires, l'Union parviendra sûrement à atteindre aux objectifs éle-

vés qu'elle s'est fixés. Et ce sera à l'avantage de nous tous.

23 février — Plusieurs centaines de personnes sont réunies dans les locaux des Fusiliers Mont-Royal pour faire fête à Paul L'Anglais. A-t-il conquis l'Everest ou franchi l'Atlantique en radeau? Non, bien sûr, il s'est contenté, pendant un quart de siècle, de consacrer ses dons au théâtre, à la radio, au cinéma et sans doute aujourd'hui à la télévision. Une obstination aussi lucide mérite des félicitations. De cette activité débordante, je retiens surtout une belle initiative de l'Anglais, il y a une douzaine d'années: la fondation de la Comédie de Montréal, en collaboration avec le radio-mondain Marcel Provost. Pendant une saison, au Monument national, nous avons eu l'avantage d'assister à des spectacles variés et bien montés. Ce départ n'est malheureusement pas de lendemain. Au cinéma, l'Anglais a été en toute rigueur de terme un pionnier. Il a participé à des aventures souvent audacieuses et s'en est tiré, souvent avec d'éclatantes victoires, d'ailleurs impossibles, du moins avec les honneurs de la guerre. C'est une image qui ne peut déplaire au colonel L'Anglais! Ses amis l'applaudissent chaleureusement. Déjà vingt-cinq ans, semble-t-il se dire! Mais il y paraît si peu... Au hasard d'un bout de conversation, Judith Jasmin, toujours malicieuse, m'affirme que c'est une riche manne pour alimenter cette chronique. Vous avez raison, chère amie, et c'est fait, comme vous l'avez si astucieusement prévu.

SGT ALEXANDRE TREMBLAY

UNE CARRIÈRE DE CHEF AU SERVICE DU CANADA

Age de 23 ans, le sergent parachutiste Alexandre Tremblay compte déjà d'excellents états de service. Il a combattu un an en Corée où il fut blessé. En plus d'être parachutiste, il peut enseigner le maniement de toutes les armes classiques d'un peloton d'infanterie et du lance-flamme. Alexandre Tremblay est franchement engagé dans une carrière de chef, au service du Canada.

Tant que la tension internationale ne se sera pas relâchée, le Canada devra demeurer sur le qui-vive. Et pour être prêt à toute éventualité, notre pays doit renforcer son armée moderne.

L'Armée canadienne offre des carrières vraiment intéressantes aux jeunes gens sérieux. Elle leur donnera une formation de chef, c'est-à-dire qu'elle leur inculquera le sens du devoir, l'esprit d'équipe, et les rendra aptes à prendre des décisions.

Un jeune homme qui est déjà engagé dans cette voie, c'est le sergent Alexandre Tremblay, instructeur de parachutistes au Royal 22e Régiment. On voit sa photo ci-haut. Les parachutistes constituent une légion hardie et fière au sein de l'Armée canadienne. Et le sergent Tremblay est heureux d'appartenir à cette légion.

Son revenu se compare avantageusement, âge pour âge, à celui de tout autre citoyen qui, avec le même degré d'instruction et les mêmes aptitudes techniques, exerce un métier dans le civil. Mais ce militaire reçoit en outre — et gratuitement — la nourriture, le logement, le vêtement, les soins médicaux et dentaires. Et il bénéficie d'un mois de congé payé par année.

Pour une carrière de chef bien rémunérée au service de votre pays, enrôlez-vous dans l'Armée moderne du Canada.

ENRÔLEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI DANS VOTRE ARMÉE

Dépôt des effectifs No 4, 772 ouest, rue Sherbrooke, MONTRÉAL, P.Q.
Dépôt des effectifs No 3, Casernes Connaught, 3, Côte de la Citadelle, QUÉBEC, P.Q.
Dépôt des effectifs No 13, Wallis House, Angle Charlotte et Rideau, OTTAWA, Ont.

MON JOURNAL

24 février — Le général Weygand a intitulé l'un de ses ouvrages: "Rapport de service". L'expression vaut tout aussi bien que pour le Père Emile Legault qui a groupé les Jongleurs de la Montagne. L'étendue de sa culture dramatique, son souci exigeant de la qualité, son sens inné de la mise en scène firent que les représentations qu'il montait dans son collège débordèrent vite les cadres des séances. Il fallut bientôt envisager de plus vastes perspectives. La troupe des Compagnons était fondée. Pendant quinze ans, il s'accomplit une besogne remarquable. Comment ne pas évoquer de belles soirées de théâtre qui eurent le mérite de familiariser notre public avec des oeuvres solides, interprétées avec un goût sûr! Quand l'on passe en aujourd'hui en revue les vedettes de la scène, de la radio, de la télévision, on note que la plupart ont reçu leur formation à l'enseignement des Compagnons. Ils possèdent, ces jeunes gens, une même exigence du beau. Le Père Legault avait dû dire adieu au théâtre? Ce n'était qu'un au revoir. La troupe des Jongleurs de la Montagne est née depuis quelques mois. Même l'accent porte aujourd'hui

25 février — Le temps n'est plus où il était nécessaire de faire l'éloge du sport, de souligner ses vertus pour l'équilibre de l'organisme humain. Nous avons compris que la culture intellectuelle à elle seule était incapable de bâtir un homme, qu'il fallait accorder au corps sa part. La génération actuelle reconnaît le mérite d'exercices permettant un délassement devenu impérieux, au milieu de l'existence trépidante qui est aujourd'hui la nôtre. Dans ce domaine comme en tout autre, l'abus peut se glisser. C'est ce contre quoi s'élèvent des éducateurs réunis en congrès à Atlantic City. Ils redoutent l'ingérence de préoccupations commerciales dans les maisons d'éducation où des agents recruteurs recherchent des joueurs. L'instruction se trouve ainsi gravement compromise, de même que la santé. Certaines universités américaines donnent l'impression de se soucier, beaucoup plus du développement des muscles que de l'exploitation de la matière grise. Le Canada aurait peut-être également avantage à faire son examen de conscience à cet égard, même si l'on admet volontiers que le mal n'est pas aussi grave chez nous que chez nos voisins.

26 février — On revient à Jules Verne; les enfants ne l'avaient jamais quitté, mais les grandes personnes

On ne songe pas à célébrer ses qualités littéraires; il n'empêche que ses anticipations rejoignent certains sommets de la poésie. Grâce à lui, l'aventure faisait son entrée dans la littérature française, si raisonnable, si cartésienne, sauf quand elle s'abandonnait au tourbillon des passions intérieures. Certains écrivains contemporains ne redoutent plus de se réclamer de Jules Verne. Le mépris prolongé dans lequel on le tenait s'explique facilement; c'est une nouvelle preuve qu'une grande oeuvre, si géniale qu'on la veuille supposer, ne survit que par le prestige d'un style. C'est ce qui faisait désespérément défaut au brave Jules...

27 février — Je ne savais pas qu'on organisait encore des "soupers du bon vieux temps". Je le sais désormais: que de fèves, juste ciel! Notre fidélité traditionnelle risque de tourner au fétichisme; nous devrions comprendre que les nourritures abondantes et grasses qui convenaient aux premiers colons alourdissent péniblement les estomacs des citadins sédentaires et un peu paresseux que nous sommes devenus. La cuisine française offre plus de séduction et de variété. Ce n'est pas un crime de lèse-majesté à l'égard de nos tourtières et de nos cretons de le proclamer, puisque nous nous répétons si souvent que Bossuet et Racine nous appartiennent autant qu'au mécano de Belleville et au bougnat d'Auvergne.

Roger Duhamel, de l'Académie canadienne-française.

les lettres

Une préoccupation actuelle

Le monde des animaux dans la littérature

Oui, c'est parmi les préoccupations actuelles de l'Homme, une préoccupation croissante que celle de la Nature, menacée dans son équilibre par les progrès désordonnés de la science et de la technique; que celle de ce monde immense des animaux, au sein duquel il fait figure d'être exceptionnel et rare, et sur lequel il semble enfin se pencher en abdiquant un peu la monarchie qu'il s'était décernée, non sans arbitraire... "Tant d'être si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux", a écrit dans un admirable et profond poème un poète encore bien mal connu, Victor Hugo, qui, précurseur en tant de domaines, s'est penché lui aussi, sur le mystère animal, sur l'injuste souffrance des créatures: "Quoi! vous jetez des coeurs sanglants au coin des bornes. — Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet. — Des entrailles, des yeux, et tout cela vivant!..."

On retrouve, dans ce souci actuel de l'univers animé considéré comme un tout, un peu du souffle qui animait la passion d'études et de recherches du XVIII^e siècle — et peut-être un peu aussi, du moins espérons-le, sur une planète menacée par l'Homme d'un brusque anéantissement, un peu de cette pitié fraternelle qu'un autre précurseur, H.G. Wells, attribuait, pour les créatures plus faibles que lui à ce même Homme, après qu'eût passé sur la Terre et sur son "maître" réduit à la condition de bête traquée, la menace de l'invasion martienne.

Quoiqu'il en soit, les livres les plus divers sur le monde animal fleurissent et connaissent une vogue croissante. Sans oublier la première oeuvre publiée par le récent lauréat du Prix Goncourt, Pierre Gascar, intitulée: "Les Êtes".

Histoire des animaux

Et voici d'abord le remarquable ouvrage de Richard Lewinsohn: "Histoire des Animaux" (1). C'est surtout l'histoire des relations vitales et sociales entre l'homme et les bêtes, relations sans lesquelles on conçoit difficilement comment l'homme eût pu exister. L'auteur nous rappelle que les animaux ont été immensément longtemps avant lui. Il plonge donc au plus profond de la préhistoire pour évoquer le problème de l'apparition de la vie, celui de la disparition d'innombrables espèces, celui des premiers contacts entre l'Homme et la Bête: "Depuis qu'il est à la mode de voir dans l'homme primitif un révéralonateur et d'expliquer toutes ses actions par la métaphysique, on a essayé de déduire la domestication du culte des totems. Même s'il y a à un germe de vérité, aucune ligne ne conduit du totémisme à l'élevage des bêtes de boucherie... Il lui plaisait (à l'Homme sapiens) de se moquer de ses pareils, tandis qu'il prenait en général les bêtes au sérieux..."

Et un peu plus loin, M. Lewinsohn écrit cette ligne qui, comme on dit, "va loin": "Le pieu est à l'origine du camp de concentra-

tion, la corde devient l'instrument de la détention individuelle..."

Si l'on rapproche ceci de ce qu'il écrit à quelques pages de distance: "En zoo-sociologie, il n'y a pas de parole plus douteuse que celle faisant de l'homme un animal apprivoisé. L'homme est un des très rares mammifères qui, sans être poussé par une faim extrême, est capable de tuer son semblable. Jusqu'à présent,

par
Huguette GODIN

toutes les tentatives pour maîtriser cet instinct par l'apprivoisement ont été vaines", on verra que notre auteur a une vive conscience de l'inextricable imbrication de l'homme et de la bête... On verra aussi que ses conclusions philosophiques tendent à contredire ce que nous avons écrit plus haut: "Les savants et les profanes qui inclinent à reconnaître sincèrement l'unité des êtres vivants, dans le domaine psychique aussi, sont aujourd'hui plus rares qu'il y a cinquante ans. Et pour cause! Dans les périodes guerrières, où les hommes retombent aux instincts animaux les plus primitifs, ils ont besoin de défendre devant eux-mêmes leur supériorité absolue".

Mais l'homme, actuellement, évolue vite... Et nous maintenons que sa conception du monde animal se développe dans le sens que nous avons dit.

"Viki et Nous"

Il se livre, en tout cas, à des études, à des expériences d'où sa "supériorité" est absente. Du moins si nous en jugeons d'après le curieux, l'attachant, l'amusant récit de Cathy Hayes: "Viki et nous", traduit de l'anglais par Geneviève Brallion (2).

Cathy Hayes et son mari, professeur de psychologie appliquée, ont élevé absolument comme leur propre enfant un chimpanzé femelle dont ils entrent en possession quarante-huit heures après sa venue au monde. Au moment où parut le récit de leur entreprise, Viki, âgée de trois ans, commençait à apprendre à parler. Elle articulait quelques mots et en comprenait le sens. "Ses parents" étaient contents d'elle. Ils avaient de grands projets, notamment celui de faire construire une maison adaptée non seulement à leurs besoins, mais aussi à ceux de leur "fille", à laquelle ils étaient profondément attachés.

Le récit de Mrs Hayes, simple, sensible, allègre, sans exclure le moins du monde la rigueur scientifique, présente autant d'intérêt pour le savant que pour le lecteur non-spécialisé. Ajoutons que — comme l'ouvrage de Richard Lewinsohn — il est abondamment illustré de photographies, et que Viki, aidant sa "mère" à faire le ménage, avec son joli tablier, ou dormant dans son berceau, en pyjama rayé, avec l'abandon gracieux de l'enfance, est parfaitement photographié.

L'oiseau

Autre ouvrage anglo-saxon: c'est aux volatiles que se consacre Miss Len Howard, dont le cottage est occupé, d'abord par deux mésanges et d'autres petits oiseaux familiers, et secondairement par elle. Miss Howard a fait de profondes études sur les créatures qui lui sont chères, et les a tendrement soumises à des tests psychologiques qui, comme toujours en pareil cas, révèlent sur "L'Oiseau, cet inconnu" (3) beaucoup de choses ignorées. C'est l'ouvrage d'un amateur éclairé plutôt que d'un savant: mais le célèbre biologiste Julian Huxley n'a pas dédaigné d'en écrire la préface. Fort bien traduit, comme l'histoire de Viki, par Mme Geneviève Brallion, il est également illustré de ravissantes pho-

tos où l'on voit la difficulté qu'il y a à taper à la machine des observations sur les mésanges charbonnières, quand les mésanges charbonnières insistent, les unes pouf marcher sur le clavier et les autres pour se percher sur les doigts de la dactylographe.

On hésite à classer l'ouvrage de Jacques Delamain: "Portraits d'Oiseaux" (4). Livre de science? de poésie? d'art? De science, puisque l'auteur s'était fait une réputation d'ornithologiste amateur avec "Pourquoi les oiseaux chantent", "Les jours et les nuits des oiseaux", "Les oiseaux s'installent... et s'en vont", une première série enfin, de "Portraits d'Oiseaux" illustrée comme celle-ci, par l'admirable peintre animalier qu'est Roger Reboussin.

Et les séries de portraits écrits avec une sorte de tendresse discrète pour leurs modèles, dans une belle langue pure, apparaissent à notre oeil profane d'une rigueur toute scientifique, que viennent d'ailleurs parfaire, à la table des matières, des notes savamment dépouillées. Mais poème aussi, ne fut-ce que pour l'immense évocation virgilienne des campagnes de France (car il s'agit d'espèces françaises) décrites en fonction des oiseaux qui les peuplent.

Ouvrage d'art, enfin, grâce aux trente-deux hors-texte où Reboussin représente avec une fidèle sensibilité la Mouette Rieuse, ou le Hibou Scops, l'Étourneau, le Pipit des Arbres ou l'Ortolan.

Le chien

On ne saurait oublier l'"Ami de l'Homme", le chien, dans cette énumération. Deux vétérinaires français lui ont consacré deux intéressants ouvrages. L'un est un manuel pratique de l'homme possédant un chien, ou si l'on préfère de l'homme possédé par un chien. Le Dr Fernand Méry, sous le titre "Avoir un chien" (5) lui enseigne tout ce qu'il doit savoir de la physiologie et de psychologie de son compagnon, voire de ses droits. Le long sous-titre d'"Avoir un Chien" est un sommaire: "Comment le choisir, le comprendre, le nourrir, le dresser, le soigner, comment le défendre et le rendre heureux". Ce précieux ouvrage, illustré de cinquante dessins de O'Klein, sera le guide et le vade-mecum de tous les amis des chiens. Noter que nous ne disons pas les "amateurs" de chiens. Car l'esprit qui anime le docteur Méry est un esprit d'amitié, et non d'exploitation, vis-à-vis des chiens.

L'autre ouvrage est "Les Chiens et les Hommes", par le Dr Maurice Barat, à qui l'on devait un remarquable "Les Chats et les Hommes" (6). Le dessin du Dr Barat est plus vaste que celui du Dr Méry. Tout ce qui concerne le chien est passé en revue dans son ouvrage "Histoire". "Mythologie, astronomie et astrologie canines", "Légendes canines", "Proverbes, adages et aphorismes sur les chiens". "Le chien dans les arts", "Phonétique, idiomologie et glossologie canines", "Pharmacopée canine, traitements et croyances populaires", telles sont quelques unes des têtes de chapitres de cette attachante étude, que complètent d'une part une solide bibliographie, d'autre part, d'admirables photos. Enfin, sous forme de brochure encartée, un petit bottin des adresses utiles aux amis des chiens, notamment des groupements qui, en France, s'attachent plus spécialement à diverses races canines.

Les amis des chiens en particulier et des animaux en général, placent avec joie ce précieux ouvrage dans leur bibliothèque à côté de "Les Chats et les Hommes", qui fut couronné par l'Académie Française.

(1) Librairie Plon, Paris.
(2) "Viki et Nous", Hachette-Éditeur, Paris.
(3) "L'Oiseau, cet inconnu", Hachette-Éditeur, Paris.
(4) "Portraits d'Oiseaux", Librairie Stock, Paris.
(5) "Avoir un Chien", Denoel, Éditeur, Paris.
(6) "Les Chats et les Hommes", Éditions Sully, Paris. "Les Chiens et les Hommes", Éditions Sully, Paris.

Monologue imaginaire d'un écrivain canadien

L'Académie, première et dernière étape du succès en littérature...

par **Roger DUMOUCHEL**
(de l'Académie)

Jusqu'à l'âge de trente ans passé, moi aussi je ne pouvais littéralement (sic) pas sentir la littérature canadienne. Puis je me suis marié. Ça n'a l'air de rien, mais il y a un certain rapport avec ce qui va suivre. Évidemment, j'aurais pu rester célibataire, mais il n'y a vraiment pas d'avenir dans la province de Québec pour les hommes seuls. Tout y conspire à toutes sortes d'unions: union St-Joseph, union de prières, unions ouvrières, unions matrimoniales, etc. Seul le mariage semble ici garantir une certaine solitude, mais il faut prendre les moyens.

Avec la poussée régulière des enfants, je veux dire l'un poussant l'autre, puis les autres, la littérature me redevint un prétexte à l'isolement, et vice-versa. On ne lit pas en vain **Le Figaro Littéraire, Les Nouvelles Littéraires, La Revue des Deux Mondes** pendant des années sans y gagner une petite réputation d'intellectuel et, avec **Le Canard Enchaîné**, d'intellectuel avancé. Ma femme comprit qu'il me fallait un cabinet de travail. Mais que faire dans un cabinet de travail? Bien sûr travailler, pensent ceux qui n'en ont pas. On dira ce qu'on voudra, ce n'est pas si facile. De toute façon, c'est au cours d'une sieste, dans la relative quiétude d'un réduit de dix pieds par douze, que la plus brillante idée de ma carrière m'est venue. D'abord j'en ai ri, puis petit à petit... Je veux dire que seul dans un cabinet de travail il est difficile de ne pas tout prendre au sérieux, à commencer par soi-même. Les livres sont là qui vous regardent de dos comme s'ils vous boudaient de votre in-

différence, la machine baille, la table... Que l'on me comprenne bien: un cabinet de travail finit par donner le goût de travailler. Je ne manque jamais l'occasion d'en recommander un à tous les jeunes qui débutent dans la carrière.

Cette idée, qui me fit d'abord sourire, mûrit lentement jusqu'à jour où je me suis surpris à griffonner le plan d'un livre. Oh! rien de sérieux, bien entendu et comme de juste (j'étais trop au courant de notre pauvreté littéraire pour me faire des illusions), mais enfin un livre, 200 pages au moins avec une couverture et mon nom dessus. J'ai pris un certain temps à trouver le titre, puis c'est venu comme ça, tout seul, avec une facilité qui m'a surpris moi-même. Ma deuxième surprise, moins agréable, — et j'en fais tout de suite part aux jeunes audacieux qui ne doutent de rien — c'est que le reste du livre n'est généralement pas aussi facile à trouver, ni à écrire.

C'est ce qui m'a amené à songer aux conférences. En vingt ans elles n'ont rien perdu de leur popularité et il y a toujours un auditoire. Même les chefs de rayons commettent leurs petites conférences mensuelles, aujourd'hui, à l'usage de leurs vendeuses.

Pendant six mois on me vit un peu partout à travers la province, un texte d'une main, le

lorgnon dans l'autre. Un peu plus tard, après bien des heures passées dans mon cabinet à polir et repolir (Boileau, vous savez?), mon livre paraissait. On dira ce qu'on voudra, et ceux qui le nient sont des hypocrites, mais voir son nom sur la couverture d'un livre tout frais sorti des presses, ça fait quelque chose. J'étais devenu écrivain canadien.

Surprendrai-je mon lecteur en lui disant que cette première oeuvre (sic) me valut, outre un poste de fonctionnaire que je visais vainement depuis des années, mon admission à l'Académie canadienne-française. J'en fus le premier surpris, agréablement, je l'avoue. C'est même à ce moment que mes idées sur notre littérature se modifièrent sensiblement. Comme je le disais alors, l'Académie canadienne-française, c'est quelque chose et ce n'est pas rien.

Je viens d'avoir cinquante ans, et j'ai publié d'autres livres. Dans le domaine de la pensée comme ailleurs, je soutiens que l'évolution est nécessaire, voire indispensable. Si j'ai cru un temps que la littérature canadienne d'expression française (vous voyez que je suis au courant des expressions modernes) n'existait pas, j'en suis venu aujourd'hui à la conclusion qu'elle n'est aussi mauvaise que le prétend la jeune génération et peut-être meilleure que nous,

les moins jeunes, le soutiens. Entendons-nous.

Par éthique professionnelle, je ne critique jamais mes propres oeuvres, ce qui me permet de prétendre qu'elles en valent bien d'autres, et je reste fidèle à mes opinions de jeunesse en ce sens que je ne me crois pas tout à fait un écrivain canadien puisque certains critiques bienveillants ont vu dans mes livres des thèmes universaux — comme l'amour — qui me situent nettement sur le plan universel. D'autre part puisqu'il est entendu que personne ne peut renier ses origines dans notre province, disons que mes oeuvres sont canadiennes de facture, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont mal écrites, car j'ai la conviction de m'être beaucoup amélioré depuis mes débuts à l'Académie.

Ce sera mon mot de la fin. Jeunes gens qui voulez faire de la littérature une carrière, je ne saurais trop vous recommander de débiter par la grande et hospitalière porte de notre académie nationale. Mettez-vous dans la tête une fois pour toutes que pour réussir il faut entrer jeune à notre académie qui a ceci de particulier sur les autres qu'elle accepte les candidatures sur manuscrit, si je puis dire, et au besoin sur promesse de manuscrit. N'hésitez pas, soyez des nôtres, je vous aide.

Mais il faudra travailler, beaucoup travailler. C'est le secret du succès.

Le personnage lunaire de Georges Dupré

On s'est beaucoup gaussé — et pas seulement au Canada — de la mésaventure arrivée à une grande maison d'éditions new-yorkaise, publiant, comme un récit authentique, les soi-disant exploits d'un soi-disant agent de l'Intelligence Service britannique en France, durant l'Occupation, alors qu'au premier test tenté par un journaliste local, tout le récit s'avérait entièrement imaginaire.

Après avoir raconté, la semaine dernière, les diverses péripéties de cette fantastique histoire — celle de Georges Dupré, de Quentin Reynolds, et du livre consacré par le second au premier sous le titre: "The man who wouldn't talk", il ne nous reste plus, quant à nous, qu'à ajouter un post-scriptum.

Un post-scriptum qui constitue également, en quelque sorte, la morale de l'histoire: le livre vient de faire son apparition sur la liste des "best-sellers" établie par l'Association des libraires américains, et il dépasse dès maintenant le tirage auquel il aurait pu normalement prétendre si le récit avait été vrai, c'est-à-dire s'il n'y avait pas eu de scandale.

L'affaire, d'ailleurs, est loin d'être terminée, et l'un de ses plus récents aspects dévore une possibilité qui serait certes de nature à modifier quelque peu l'intérêt du public si non pour le livre, du moins pour son héros.

Jusqu'à présent, en effet, Georges Dupré était resté plutôt sympathique aux yeux des gens, y compris — du moins l'affirmait-il — à ceux de Quentin Reynolds lui-même, qui avait pourtant de bonnes raisons d'en vouloir à l'homme qui l'avait berné.

Sans doute le public était-il impressionné par l'aspect de sincérité avec laquelle le paisible homme d'affaires, bon père de famille, citoyen estimé et dévoué ami des boys-scouts, inventait les épisodes les plus extraordinaires, la simplicité, voire la bonhomie avec laquelle il mentait.

George Dupré, ainsi, apparaissait comme une sorte de personnage lunaire, inattendu, presque poétique et somme toute séduisant: bref, un personnage de roman, même s'il n'était pas celui du sien.

Or, voici qu'une certaine Mme Valentine Williams risque de renverser tout cela d'une chiquanade.

Veuve d'un journaliste anglais qui avait servi dans l'Intelligence Service britannique durant la première guerre mondiale, elle a laissé entendre que les péripéties du récit de Georges Dupré présentent de saisissantes et fréquentes ressemblances avec un récit publié par son mari, en 1927, dans numéros continus à traîner chez les un magazine populaire dont de vieux bouquinistes un peu partout, y compris au Canada.

Admiré pour ses hauts faits, d'abord, pour son imagination ensuite, Georges Dupré ne serait-il, en fin de compte, qu'un vulgaire plagiat?

François CRUCY

(1) Winston S. Churchill — Triomphe et Tragédie. VI, Librairie Plon, Éditeur, Paris.

Churchill, mémorialiste

Le tome VI et dernier des Mémoires de Sir Winston S. Churchill sur la deuxième guerre mondiale vient de paraître en traduction française (1). Ce n'est pas une "Fin". Le mémorialiste cède, une fois encore, le pas à l'homme d'Etat et le Premier Ministre britannique, dans l'exercice de ses fonctions, est un personnage aussi captivant que l'historien; l'achèvement des Mémoires permet de les approcher l'un et l'autre.

De Winston Spencer Churchill, écrivain, les quelque vingt-cinq ouvrages déjà parus placent leur auteur au premier rang de ceux qui, depuis trois-quarts de siècle, ont fourni les témoignages les plus remarquables sur le caractère, la puissance d'entreprise, les activités, offensives et défensives, de la Grande-Bretagne. Entre toutes ces oeuvres les Mémoires sur la deuxième guerre mondiale ont d'autant plus de prix pour les hommes d'aujourd'hui que cette guerre, de bout en bout, ils l'ont vécue, et que l'homme qui les évoque pour eux y tint l'emploi d'un chef.

Sir Winston entend garder sa propre liberté de jugement. Il faut l'en remercier plutôt que de lui en faire grief, car, ainsi, nous voyons quelle influence peut avoir sur le cours des plus insignes événements un grand caractère doublé d'un vigoureux tempérament.

Le jugement de l'auteur de ces Mémoires prètera, par endroits, à discussion. On n'en veut donner ici qu'un exemple.

À la veille de la seconde guerre mondiale, sir Winston Churchill publia à Londres, sous le titre "Step by Step", une suite de "Lettres" qu'il avait écrites de quinze jours en quinze jours de 1936 à 1939; chacune de ces "Lettres" faisait le point, étant comme une sorte de Bulletin bi-mensuel des variations plus ou moins brusques et précipitées du climat international. Les deux dernières "Lettres" de 1939 enregistrent la dénonciation par Hitler du pacte germano-polonais: "L'habitude nazie d'abolir illégalement et perfidement les traités sans l'assentiment de l'autre partie, après en avoir récolté tous les avantages possibles, avait rarement pris forme aussi éhontée... Il faut faire nettement comprendre au gouvernement polonais que l'accession sans réserve au bloc de la paix sera en tout cas nécessaire au succès final".

C'était voir juste et lointain. Mais jusqu'à la dénonciation du pacte, le gouvernement de Varsovie, aux mains de Pilduski et du colonel Joseph Beck, avait étroitement lié partie avec le gouvernement de Moscou ne l'oublia jamais

pendant, six ans plus tard, en 1945, la situation était retournée du tout au tout. La Pologne, écrit Sir Winston aux dernières pages de ses Mémoires "la Pologne était la raison la plus urgente qui motivait la Conférence de Yalta; elle devait être la première des

grands causes qui provoquèrent l'écroulement de la grande alliance".

À Yalta, le Président Roosevelt désirait tout faire, lui aussi, pour aider les Polonais à constituer un gouvernement uni; Staline ne voulut rien entendre; et le Premier Ministre britannique exprime aujourd'hui son amer regret de n'avoir pu lancer l'armée, que commandait en 1944 le général Alexander en Italie, par dessus l'Adriatique, à travers les Balkans, en direction de Vienne où les Anglais eussent ainsi devancé les Russes.

Sir Winston Churchill va plus loin. Tout à la fin de ses Mémoires, cédant à un mouvement d'humour, il déclare n'accepter la responsabilité d'aucune des conclusions qui furent arrêtées à Potsdam.

La conférence de Potsdam s'ouvrit le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

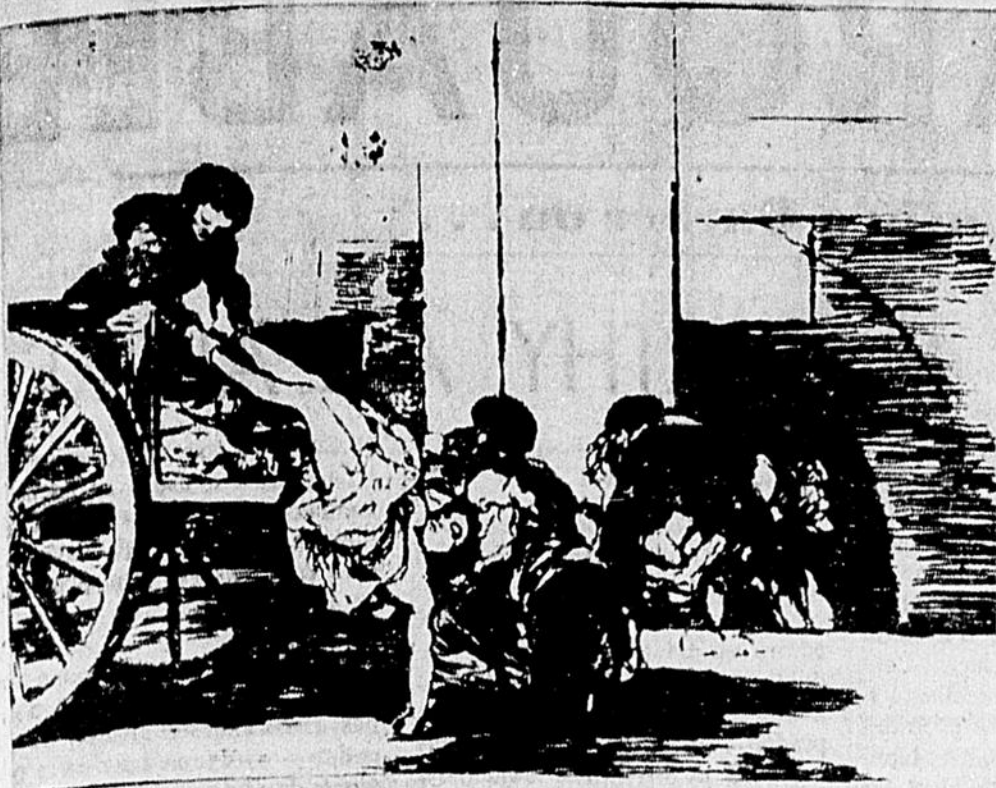
tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

tribut le 17 juillet 1945, après la mort du Président Roosevelt. Des élections avaient eu lieu en juin en Grande-Bretagne; mais il avait été convenu que les résultats ne seraient connus qu'à la fin du mois suivant. Le Premier Ministre at-

Une invitation
AUX
JEUNES ÉCRIVAINS
Nous éditons
TOUS GENRES
DE MANUSCRITS
Les EDITIONS
MASKA Inc.
2003, ST-HUBERT
Montréal, P.Q.



FRANCISCO DE GOYA

C'est à M. Ralph Kazi que la direction du Musée des Beaux-Arts a confié la responsabilité de monter l'exposition des eaux-fortes de Goya. Jusqu'au 6 avril, on pourra y admirer les œuvres saisissantes qui constituent la remarquable série des "désastres de la guerre". Journaliste d'origine hongroise, M. Kazi présente ici la vie et l'œuvre de Francisco de Goya (1746-1828).

Nous connaissons peu d'œuvres d'art qui aient été conservées, à cette époque d'inquiétude, l'actualité de celles qui constituent la série des "Désastres de la guerre" de Goya. On ne doit donc plus s'étonner si des milliers de personnes se précipitent pour contempler la collection des eaux-fortes de Goya lors des expositions qu'a présentées à travers les villes d'Europe le collectionneur Andres Laszlo. Il faut dire que les natures mortes, les portraits, les compositions abstraites et les paysages offraient peu d'intérêt à la ma-

rité de ces gens, durcis par le militarisme, les raids aériens, l'occupation et les privations. Pourtant, les "Désastres" les ont ébahis. Ces eaux-fortes n'étaient plus des tableaux ordinaires. Ils y voyaient plutôt des accusations, certes muettes, mais des accusations aussi fortes et après que cet acide qui avait rongé les plaques de métal contre l'humanité humaine et l'humanité inhumaine, contre ceux qui excitent à la guerre, qui conduisent et ordonnent les meurtres en masse, qui autorisent la brutalité lorsqu'ils détiennent le pouvoir.

Je doute que les Canadiens et les Américains — qui pour la première fois auront l'occasion de voir les "Désastres" de même que trois autres séries au cours de la tournée nord-américaine de la collection Laszlo — décèlent, autant que les Européens, la signification profonde de ces travaux. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui auront vu cette exposition en gar-

deront une impression inoubliable; ils éprouveront aussi la haine de toute violence, haine qu'aura su provoquer Goya, ce géant Aragonais, réduit en poussière depuis plus de 100 ans.

par Ralph KAZI

Dans les "Désastres", et sans recourir à l'équivoque, Goya exprime son point de vue politique.

Sans doute, au cours des années de sa jeunesse, aimait-il jongler avec les idées révolutionnaires, en raison de son tempérament impulsif. C'est toujours à "l'opposition" qu'allaient ses préférences. On peut affirmer néanmoins que les idées révolutionnaires, aussi bien que les idéals sociaux, ne l'ont influencé qu'en tant qu'artiste. Il se serait présumptueux de supposer que Goya, qui savait à peine lire et écrire, ait fait secrètement des études historiques, économiques et politiques. Par la force de son instinct, par sa prodigieuse nature, Goya fut un grand seigneur, un grand seigneur despotique.

Il était de ceux qui, cinq siècles plus tôt, luttaient farouchement et pillaient sans pitié pour s'emparer d'un château. Il possédait les plus belles femmes et les plus beaux chevaux. Il ne reconnaissait qu'un seul pouvoir: le roi. En retour, celui-ci reconnaissait que Goya était de taille à le tromper quand il s'agissait de troquer un cheval contre un autre.

En 1793, il était révolutionnaire. C'est pourquoi, dans ses "Caprices", il se moque, il accuse, il blesse, il rabaisse tout et tous, s'attaquant non seulement à l'Espagne, mais à lui-même par surcroît.

Les eaux-fortes de "Désastres", en revanche, montrent bien qu'en 1808, alors que les soldats révolutionnaires occupaient Madrid, Goya les reçut avec très peu d'enthousiasme.

Nous sommes persuadés que Goya, s'il n'eût été âgé de 62 ans, sourd et malade lors de l'invasion de Madrid, n'aurait certes pas réussi à réaliser une œuvre comme la "Fusillade à la Moncloa", car il aurait lui-même figuré au nombre des victimes...

"Cela, je l'ai vu", écrivit Goya sur plusieurs des dessins qui ser-

virent de modèles à ses eaux-fortes. Pour peindre des tableaux empreints d'une telle tragédie, il fallait que cet homme eût vu des lambeaux de chair arrachés du corps, les lèvres crispées des mourants, les dos courbés des soldats assassins, un blessé vomissant du sang avant de mourir, le corps d'un enfant assassiné.

Seul Goya pouvait rendre en blanc, noir et gris les horreurs dont il avait été témoin, et traduire ainsi les innombrables détails qui confèrent à l'œuvre son terrifiant réalisme... Il fallait qu'un homme possè-

dât son génie pour fixer, en dehors du temps et de l'espace, les scènes qu'il avait vues. Ainsi, on notera que les uniformes militaires rappellent les uniformes de toutes les époques; les visages sadiques, les bourreaux, les tortionnaires sont ceux de tous les siècles. Voilà le caractère universel de son œuvre.

Quelqu'un a dit que, pour assurer la paix au monde, les délégués des Nations Unies devraient parcourir un couloir où seraient exposées en permanence les eaux-fortes du grand maître. Comment douter qu'il ait raison...

Selon un intellectuel indépendant

Le SALON du PRINTEMPS est une DÉMONSTRATION sénile

par Claude GAUVREAU

Au Salon du Printemps de cette année, les tenants du pompérisme, organiquement incapables de triompher dans l'essentiel, semblent pourtant remporter tous les gains dans l'accessoire. Les chercheurs et découvreurs, qui furent longtemps respectés et qui firent un jour la loi, n'inspirent apparemment plus une crainte salutaire et il devient flagrant que l'on peut désormais les bafouer impunément.

De quoi pareille situation dépend-elle? Le Musée des Beaux-Arts, même si (et puisque) les gouvernements politiques lui octroient annuellement des subsides à peu près négligeables, est entre les mains d'intérêts privés. La sentimentalité de ces intérêts privés s'attache opiniâtrément, depuis toujours, à la peinture cristallisée; les artistes vivants ne furent jamais et ne seront jamais affectionnés spontanément par les maîtres réels du Musée. Si les éléments progressifs sont parvenus jadis à imposer leur présence au Musée, ce fut par la manifestation d'une fierté extraordinairement impressionnante et d'une exemplaire énergie. A partir du moment où les révolutionnaires ne sont plus ni fiers ni énergiques, il cesse d'être nécessaire de tenir compte d'eux.

Jetons un regard sur les antécédents du fait actuel. Un jury "moderne" fut institué au Salon du Printemps grâce à l'activité de la Société d'Art Contemporain. L'absurdité du système des jurys a toujours été évidente pour tout le monde, mais Lyman et ses amis n'avaient pas à en tenir compte puisque cette absurdité ne pouvait

pas opérer au détriment de l'art vivant. Les pompiers étaient déjà en place et les maîtres du Musée tenaient à eux, tandis que le Jury II signifiait l'existence de la curiosité intellectuelle; le Jury I avait un sens historique tandis que le Jury II avait un sens esthétique: le duel muet, poussé jusqu'à son terme normal, ne pouvait avoir qu'une issue prévisible. Les salles du pompérisme sont bien vite apparues d'un répit poussièreux, et je suis très certain que le malaise a toujours été le plus grand du côté des vieillards de la pensée.

La solution logique au système absurde des jurys était la suppression du Jury I, puisque les salles académiques traditionnelles exprimaient invariablement l'aspect d'un morne charnier. Cependant, cette solution s'avérait impossible dans la pratique (étant donné la direction du Musée), on chercha autrement à diminuer l'humiliant écart entre la vie et la mort. Aussi, treize peintres, il y a quelques années, furent obligés d'adresser au Musée (ex-Art Association) une lettre qui fut reproduite dans les journaux; il peut être utile de citer trois extraits de ce document:

"Les soussignés peintres mènent depuis plusieurs années une lutte contre l'académisme. Jusqu'à récemment le Salon du printemps fut un salon académique; en conséquence ils s'abstiennent d'y participer. En 1943, la Art Association, désireuse d'avoir un Salon représentatif, prit l'initiative de créer une section avec un jury moderne. Les peintres se présentant à ce jury furent groupés ensemble dans des salles particulières. Cette distinction permit aux soussignés d'exposer au Salon sans compromettre cette lutte qu'ils menaient. A la lecture de l'invitation au 65ème Salon du printemps les soussignés croient que les garanties accordées dans le passé n'y sont pas formulées et que les conditions imposées aux exposants ne favorisent pas une démonstration vraiment représentative des meilleures œuvres".

"Aucun des deux jurys ne nous semble un jury nettement moderne. Le jury I est nettement, en majorité, inacceptable pour des modernes. Le jury II est inacceptable par la présence de M. McCurry que nous connaissons. M. Davis n'est pas connu mais sa présence sur les deux jurys laisse perplexes quant



er sur un tel jury suffirait à le juger, si nous ne savions déjà que sa production picturale n'est que l'exploitation monotone de trucs systématiques. L'académisme n'est pas que le paysage mignard; l'académisme est l'utilisation à froid du connu pour aboutir au connu. L'unité est faite au Musée. Nous rétrogradons vers un état d'esprit antérieur à l'existence de la Société d'Art Contemporain. La paix est faite au Salon du Printemps... oui, certes, de la même façon que la paix fut faite lors de la guerre d'Ethiopie — par l'imposition de l'arbitraire.

Comment peut réagir les peintres un peu fiers, les peintres un peu responsables?

Les organisateurs du Salon, dans leur évitation aux artistes, n'avaient pas indiqué les noms des membres du jury. Maintenant qu'ils savent comment on les traite, maintenant qu'ils savent qu'on attend d'eux de se soumettre à l'examen conventionnel de préceptes scolaires, que vont décider les peintres qui pensent et qui inventent?

Par les conditions assujettissantes qui leur sont imposées, le sort de nos peintres revient à faire de l'oeil sur le trottoir à des vieux messieurs cossus. Nous verrons bientôt si tous les manières de pâte sont devenus gousteux, lâches, abrutis.

La question fondamentale est de savoir si les artistes doivent être de serviles amateurs des classes possédantes (des bouffons du Roi — du Roi du chien chaud); ou s'ils peuvent aspirer à instruire la sensibilité, à fournir à l'homme un haut modèle de sa liberté.

Une fois de plus, les explorateurs désintéressés sont à la croisée des chemins d'Hercule. Deux espoirs sont possibles, deux attitudes: s'assimiler à la société — s'assimiler la société. Cette distinction n'est pas la chi-noiserie qu'elle semble. Il s'agit de décider s'il faut faire des concessions à propos de valeurs importantes dans le but (peut-être illusoire) d'obtenir des avantages personnels — ou bien, s'il faut s'entêter à considérer comme indissociables de soi-même toutes les valeurs essentielles et l'imposer l'autorité de sa personne à la société qu'en même temps que l'autorité de ces valeurs dont le dynamisme sera tôt ou tard irrépressible.

Pour ma part, je persiste à croire que, même dans un monde avachi, seule l'intransigeance est respectée. La parole est aux peintres. Ayons du moins le courage de la vérité. Le Salon du Printemps est une démonstration sénile.

Claude GAUVREAU

er sur un tel jury suffirait à le juger, si nous ne savions déjà que sa production picturale n'est que l'exploitation monotone de trucs systématiques. L'académisme n'est pas que le paysage mignard; l'académisme est l'utilisation à froid du connu pour aboutir au connu. L'unité est faite au Musée. Nous rétrogradons vers un état d'esprit antérieur à l'existence de la Société d'Art Contemporain. La paix est faite au Salon du Printemps... oui, certes, de la même façon que la paix fut faite lors de la guerre d'Ethiopie — par l'imposition de l'arbitraire.

Comment peut réagir les peintres un peu fiers, les peintres un peu responsables?

Les organisateurs du Salon, dans leur évitation aux artistes, n'avaient pas indiqué les noms des membres du jury. Maintenant qu'ils savent comment on les traite, maintenant qu'ils savent qu'on attend d'eux de se soumettre à l'examen conventionnel de préceptes scolaires, que vont décider les peintres qui pensent et qui inventent?

Par les conditions assujettissantes qui leur sont imposées, le sort de nos peintres revient à faire de l'oeil sur le trottoir à des vieux messieurs cossus. Nous verrons bientôt si tous les manières de pâte sont devenus gousteux, lâches, abrutis.

La question fondamentale est de savoir si les artistes doivent être de serviles amateurs des classes possédantes (des bouffons du Roi — du Roi du chien chaud); ou s'ils peuvent aspirer à instruire la sensibilité, à fournir à l'homme un haut modèle de sa liberté.

LES DISQUES

Nouveaux microsillons

OPERA
"Vénus et Adonis" est un petit opéra écrit par John Blow "vers 1682 pour le plaisir du roi Charles II" ... et pour celui des amateurs de disques du XXe siècle, en particulier des amateurs de nouveaux disques Oiseau-Lyre London.

L'œuvre vient de paraître sur l'un de ces nouveaux microsillons, OL-50004, où les trois courts actes sont bien tassés. Malgré sa courte durée, l'œuvre implique la participation de sept personnages principaux secondés par un chœur, un trio vocal et, naturellement, un orchestre, en l'occurrence l'Ensemble Orchestral de l'Oiseau-Lyre, que dirige Anthony Lewis.

Les titulaires des deux rôles-titres: Margaret Ritchie, Gordon Clinton. Des noms inconnus ici, comme tous les autres d'ailleurs, ce qui n'empêche pas ces artistes de bien chanter, et dans un style d'opéra très correct, dans un style qui est leur par-dessus tout: l'english style, celui de Purcell par exemple, dont l'opéra "Didon et Enée" est contemporain de "Vénus et Adonis" et lui ressemble beaucoup.

SONATES
Sur un autre microsillon Oiseau-Lyre, London, OL-50018, voici quatre œuvres de Jean-Baptiste Loeillet, compositeur français qui vécut il y a 300 ans et qui devint Anglais d'adoption:

deux Sonates en Trio pour violon, violoncelle et clavecin, une Sonate pour violoncelle et clavecin, une sonate pour violon et clavecin.

Ces œuvres, en quatre mouvements chacune, deviennent extrêmement attachantes après quelques auditions et annoncent le style galant.

Georges Alès, violoniste, Pierre Coddée, violoncelle, et Ruggero Gerlin, claveciniste, en offrent des interprétations tout à fait charmantes et dans un style très chambriste, où aucun instrument n'est étouffé par ses voisins.

CONCERTOS
Souignons le concours généreux et indispensable du claveciniste Gerlin dans les œuvres de Loeillet. Il produit sur son instrument une sonorité tantôt molle, tantôt cristalline, que nous n'entendons malheureusement pas dans les quatre Concertinos pour cordes et clavecin de Pergolèse qu'il vient de graver avec l'Orchestre de Chambre des Concerts Lamoureux (dir.: Colombo).

Cet ensemble possède des cordes solides et riches, nullement lourdes, mais peut-être un peu trop puissantes pour le pauvre petit clavecin de M. Gerlin. (OL-50010).

Dans les trois disques: prise de son aussi fidèle que possible, gravure souple et bien définie.

Le discophile

Lettre de New-York

Joan Rowland à Town Hall

La gracieuse pianiste Joan Rowland, de Toronto, a contribué avantageusement à la saison musicale de New-York par son récital de Town Hall. Elle a joué à plusieurs reprises avec l'Orchestre Symphonique de Toronto sous la direction de sir Ernest McMillan, ainsi qu'avec les orchestres de Buffalo et de Chantagha. Joan Rowland est également très connue du public canadien pour ses récitals à Radio-Canada. Ses tournées avec le Columbia Canadian Trio l'ont par contre rendue très populaire aux Etats-Unis. Elle habite actuellement New-York où elle travaille avec la célèbre pédagogue Edward Steuermann.

Sa tenue au piano et ses mouvements gracieux montrent bien son sens inné de la musique. La composition de son programme indiquait également une très nette supériorité sur la moyenne des jeunes artistes. Commencant avec le Prélude et Fugue en LA mineur de Bach, List, suivis des Variations sur un thème de Schumann, Opus 9, de Johannes Brahms,

elle y développait un toucher délicieux, surtout dans ce dernier. Cette œuvre est très rarement exécutée et c'est un double plaisir d'avoir entendu Mlle Rowland y faire preuve d'une aussi belle sensibilité.

La sonate en MI bémol, Opus 3, no 3, de Beethoven, aurait pu sans doute être jouée avec un brio plus certain. Par contre, dans la deuxième partie du récital, Mlle Rowland affichait un talent nouveau en même temps qu'un goût exquis avec les deux intermezzi, Opus 45 de Max Reger, le nocturne en RE bémol, Opus 63, de Gabriel Fauré, ainsi que deux Bagatelles, Opus 6, de Béla Bartok. C'est toutefois dans le dernier numéro, le concert paraphrase de "Fledermaus" de Strauss Godowsky, que la jeune artiste eut l'occasion de donner toute la mesure de sa fondoyante technique.

Rappelée plusieurs fois par un public enthousiaste, Mlle Rowland avait une fois de plus, révélé ses merveilleuses qualités pianistiques.

Marcel BILL

Les peintres de Radio-Canada

De la peinture en pleine lumière! Voilà ce que compte faire au cours de l'été un groupe de peintres, nouvellement formé à Radio-Canada par Miville Couture. De la peinture dans l'odeur agréable des champs qui rôtissent au soleil!

Ces peintres — il y en a déjà une quinzaine — n'ont pas encore baptisé officiellement leur société. Au fait, il n'y aura peut-être jamais de nom défini. Ce sera "La Société des peintres de Radio-Canada", ou encore "La Société des peintres du dimanche", peut-être aussi: "Les peintres forains".

D'ailleurs, ce qui intéresse les membres de ce nouveau groupement est avant tout le plaisir de peindre dans le soleil loin de ces petites conventions qui pourraient deve-

nir à la longue une ombre au tableau...

Les randonnées de fin de semaine commenceront à la fin de mars, si la température le permet. On se rendra dans la région de Châteauguay, dans les Cantons de l'Est, dans les Laurentides, afin de saisir les premiers paysages de printemps ou fin d'hiver.

Le peintre montréalais, Louis Ramant, qui accompagnera le groupe lors des sorties, ira de ses conseils à ceux qui ne sont pas encore familiers à ce monde d'huile et de térébentine. Jamais association n'a eu peut-être des conditions d'entrée aussi abordables: aimer la peinture et avoir l'ambition — si ça devient indispensable — d'aller comme Delacroix jusqu'en Afrique pour trouver de nouvelles colorations!

UNE SESSION REMARQUABLE

Sous le signe de la grossièreté et des calembours douteux de M. Duplessis, l'Assemblée législative a fait une autre ÉTAPE VERS LE FASCISME

Handicapée par des "contingences" et trahie au Conseil législatif, l'opposition n'a pas toujours su répondre

— S'il y a à manger pour une seule personne, c'est évidemment à l'ami plutôt qu'à l'adversaire que nous accordons la préférence...

De quoi s'agit-il?

De gros sous et de M. Duplessis qui explique à l'Assemblée législative (déclaration textuelle) que si le ministère de la Voirie doit passer un contrat dans une ville où sont installés deux entrepreneurs, c'est au sympathisant de l'Union Nationale que l'on donnera la commande.

Voilà pour le sens de l'éthique.

— Je ne crains pas de le dire, le premier ministre est un homme sympathique...

De qui s'agit-il?

De M. Dave Rochon, député "libéral", qui explique à ses collègues ébahis que, mon Dieu, il n'est pas si désagréable de boire une bière avec M. Duplessis. Entre eux, certes, il y a bien quelques différences, mais, nous en sommes sûrs, si minces...

Voici pour la constance. Et voilà pour la profondeur de vues:

— Si les syndicats n'étaient pas contre, nous serions pour...

Vous avez reconnu M. Lapalme, dans sa péroraison sur les bills 19 et 20. Les faits, hélas, ne nous permettent même pas de qualifier d'opportunisme électoral cette malencontreuse "attaque".

Telle a été en trois phrases l'histoire extraordinaire de la session provinciale: vénalité, inconscience, incompetence. Des projets de loi purement fascistes ont été ratifiés au cours des trois derniers mois, des lois pour le moins discutables ont été adoptées. A l'exception, pourtant, de la technique budgétaire (MM. Marler et Lapalme) et d'un ou deux bons discours d'ouverture (M. Lapalme notamment), les séances du parlement de Québec n'ont donné lieu à aucune interpellation solide, à aucune prise de position à la fois critique et constructive.

signification qu'on donne à Mar-kech au mot colonialisme. Or, si des garanties préservent les droits et les aspirations des minorités, en quoi la centralisation financière et sociale serait-elle néfaste?

Adopté à la Chambre en un tournemain, l'impôt provincial, va sans dire, est passé au sénat comme une lettre à la poste où de dociles conseillers législatifs "libéraux" se sont montrés une fois de plus à la hauteur de leur trahison.

Notons en passant que la réunion libérale annoncée par M. Lapalme sur la statue des conseillers "libéraux" qui ont voté Duplessis n'a pas encore eu lieu, semble-t-il, et que, grâce à cette "négligence", M. Barrette a déclaré récemment à Radio-Canada "... les bills 19 et 20... une loi excellente... ont été adoptés au conseil législatif grâce à des Libéraux..."

Sur ce dernier point, M. Barrette avait raison, du moins jusqu'à présent. A tel point, d'ailleurs, que les comités d'action politique des syndicats québécois laissent entendre à peu près ouvertement à leurs adhérents qu'un nouveau parti s'impose. Un parti dont le programme comprendrait, en toutes lettres, le rappel de la loi du cadenas, du bill 34, du bill 19 et du bill 20. C'est vers cet objectif que tendront, nous l'espérons, tous les libéraux progressistes, paralyés aujourd'hui par une vieille garde financière, apparentée à la droite réactionnaire, et dépourvue, en tout cas, des traditions qui ont permis à des gens comme Laurier de bâtir ce que l'on appelle encore avec fierté le parti libéral.

Du Wisconsin à Québec ou...

D'UN McCARTHY A L'AUTRE

Un vent de folie souffle chez nos voisins depuis que l'ignoble petit sénateur du Wisconsin a embouché les trompettes de l'anticommunisme, de "son" anticommunisme. Parmi ceux qui ont le mieux compris ce phénomène d'hystérie collective et qui en dénoncent l'auteur avec une vigueur intellectuelle magnifique, se trouve le grand columnist américain Walter Lippmann qui écrivait récemment en marge de l'affaire McCarthy-Stevens:

"Partout au pays et à travers le monde, des hommes et des femmes se demandent quelle est l'ambition de McCarthy, et comment l'intégrité du gouvernement doit être défendue contre cette usurpation brutale, comment la paix et les libertés du peuple doivent être sauvegardées contre cet assaut essentiellement totalitaire.

"A courte échéance, c'est-à-dire jusqu'à l'élection présidentielle de 1956, le but de McCarthy est assez évident. On peut présumer qu'il ne sera pas candidat à la présidence. Il est plutôt candidat à la direction suprême — à la direction — du parti républicain. Sachant très bien qu'il ne pourrait être élu, son but non équivoque est de soumettre à son pouvoir le président et le pouvoir exécutif, le parti républicain au Congrès et l'organisation nationale du parti. Si quelque républicain pense encore que l'objectif premier de McCarthy est le communisme et non la mise en veilleuse du parti ré-

publicain, l'avenir lui apprendra à penser différemment".

Et Lippmann s'élève d'un cran dans l'analyse du phénomène quand il entraîne: "Et comment un peuple défend-il sa paix et sa liberté contre un tel assaut? En se rendant compte que la force d'un tel homme auprès des gens est un produit de leurs craintes. Les gens ont peur de la guerre froide, qui est à la vérité une chose capitale et dangereuse, mais qui ne peut être surmontée que par des gens qui, connaissant le danger, sont parvenus à maîtriser leurs craintes. Mais les gens commencent à avoir peur, non seulement de la guerre froide, non seulement de l'exploitation par McCarthy de leurs craintes de la guerre froide, mais aussi de McCarthy lui-même; c'est dans une telle crainte que résident les germes du totalitarisme.

"Le totalitarisme de l'homme se révèle dans ses efforts calculés, soutenus et brutaux pour se faire craindre. C'est pourquoi il a monté toute une série de démonstrations, dont chacune vise à montrer qu'il ne respecte personne, aucune fonction ni institution et qu'il peut faire fuir tout le monde devant lui.

Bien que ce ne soit pas flatter pour le genre humain, il est malheureusement trop vrai qu'une certaine foule est impressionnée par un homme qui se fait craindre et que cette foule est prête à le suivre. Voilà comment l'influence de

McCarthy a grandi à mesure que le président a usé avec lui de la technique de l'apaisement et que l'administration a agi comme s'il était trop puissant pour qu'on puisse lui résister..."

A cette lucide et pénétrante analyse du virus McCarthy, il n'y a pas grand-chose à ajouter. Au Canada, — exception faite de la province de Québec, bien entendu — nous en avons été à peu près exempts, Dieu merci. La récente rebuffade que M. Howe a servi au député Fulton témoigne qu'à Ottawa du moins, on n'a pas l'intention de s'engager dans les sentiers bourbeux de l'inquisition politique, version XXème siècle.

A Québec, c'est évidemment autre chose. L'atmosphère étouffante de la "réserve" se prête beaucoup mieux aux entreprises des "sous-McCarthy", encouragés par le premier ministre lui-même. Quoi qu'il en soit, on peut croire que la campagne McCarthyiste québécoise a été fort mal lancée par un individu qui, il y a une quinzaine d'années, a commencé sa carrière de mouchard professionnel en travaillant comme indicateur pour la police des moeurs de Québec à tant la "descente". On peut dire sans exagération que c'est là qu'il s'est "fait la main". Beau début dans le genre, il est vrai, mais qui ne prédispose pas beaucoup à croire en l'envergure et en l'efficacité de notre McCarthy québécois!

Une institution dont on abuse: La Conférence de Presse

Les conférences de presse jouent un rôle majeur dans la diffusion des informations en Amérique du Nord. Il n'est plus un organisme public, semi-public ou simplement commercial qui, prenant prétexte de n'importe quel événement, ne convoque les journalistes dans le salon d'un hôtel central. Absolument indispensable aux grands journaux parce qu'elles servent à les alimenter, les conférences de presse tendent à se multiplier inconsidérément. Ceux qui prennent la responsabilité de les convoquer ignorent trop souvent les exigences qui s'attachent à cette institution du IVe Pouvoir, institution qui se situe dans un cadre bien défini.

Qu'est-ce donc qu'une conférence de presse?

Une conférence de presse est une séance au cours de laquelle les représentants des jour-

naux, placés en présence d'un certain nombre de faits déjà révélés, posent des questions à partir de ces faits d'en dégager la portée et d'en connaître les conséquences réelles; suivant l'importance de celles-ci, ils se chargent ensuite de les interpréter ou de les rendre publics sans commentaires. Celui qui convoque les journalistes doit d'abord les instruire des faits dont il est question. A cette phase positive succède la discussion: le reporter peut soulever des objections, interroger l'intéressé, signaler les irrégularités, bref: se faire le porte-parole de ses lecteurs.

Si la pratique des conférences de presse semble exagérément répandue aux Etats-Unis, elle n'est pas moins courante dans la province de Québec. A l'instar du président Eisenhower, le premier ministre Duplessis reçoit, lui aussi, les représentants des journaux. Mais, contrairement au chef de la nation américaine, M. Duplessis voit d'un assez mauvais oeil les correspondants qui osent se permettre de lui poser des questions. Dans son esprit, une conférence de presse est, ni plus ni moins, un monologue sur les affaires de l'Etat et, naturellement, sur les bonnes affaires de l'Etat...

La où un simple communiqué suffit, la conférence de presse est inutile puisque celle-ci vise à clarifier une situation, à éclairer la presse, à résoudre un problème.

Un phénomène dont nous avons déjà mentionné l'existence explique en partie l'abus des conférences de presse. Il arrive en effet que le représentant d'une importante maison commerciale ou d'un corps public soucieux de sa bonne réputation manifeste l'ardent désir de "rencontrer" les reporters, non pas pour fournir des renseignements déjà contenus dans un communiqué, mais surtout pour s'assurer l'aimable collaboration de la presse, collaboration qu'il obtient en retour d'un petit "cachet". De cette manière le pale communié d'intérêt secondaire prend parfois un singulier relief.

Sur le plan politique, la formule de l'interview collective offre d'incontestables avantages. Elle permet au rédacteur politique d'un journal d'examiner à loisir le programme, les projets, les réalisations et l'esprit d'un homme d'Etat ou d'un chef de parti. Elle permet surtout à ces derniers, grâce aux questions des représentants de la presse, de préciser, avec toutes les nuances voulues, le sens d'une politique, la nécessité d'une mesure, l'opportunité d'une décision.

Ce qu'un homme d'Etat n'a pas eu l'occasion d'exposer clairement en Chambre fera l'objet d'une fructueuse discussion au cours d'une conférence de presse, compte tenu que le correspondant représente ici le public qu'il a charge d'informer. Une déclaration équivoque entraînera des questions sur la signifi-

cation exacte de sa portée. Ainsi, chaque semaine, le président Eisenhower répond volontiers aux questions que lui posent quelque 200 correspondants de la presse américaine et étrangère. On sait que le président des Etats-Unis profite souvent de ces rencontres hebdomadaires, pour exprimer son point de vue sur des problèmes vitaux. On aura noté également que l'interpellation inattendue, apparemment anodine, d'un correspondant donne lieu à des prises de positions susceptibles de modifier sensiblement l'attitude de la presse à l'égard d'un problème particulier.

Si la pratique des conférences de presse semble exagérément répandue aux Etats-Unis, elle n'est pas moins courante dans la province de Québec. A l'instar du président Eisenhower, le premier ministre Duplessis reçoit, lui aussi, les représentants des journaux. Mais, contrairement au chef de la nation américaine, M. Duplessis voit d'un assez mauvais oeil les correspondants qui osent se permettre de lui poser des questions. Dans son esprit, une conférence de presse est, ni plus ni moins, un monologue sur les affaires de l'Etat et, naturellement, sur les bonnes affaires de l'Etat...

A l'égard d'un jeune journaliste qui, n'observant pas la consigne officielle, avait un jour posé une question, M. Duplessis amères l'invitant à ne plus résister eut des paroles passablement méprisantes. Devant ce "diktat", le directeur du journal s'inclina respectueusement, de crainte qu'on refusât à son correspondant l'accès aux informations parlementaires. Les reporters des autres provinces du pays conçoivent mal que les journalistes du Québec, se conformant à un tel régime qui nulle part ailleurs ne serait toléré.

Sur le plan artistique, les conférences de presse qui mettent en présence certains journalistes de la métropole et certaines vedettes internationales sont parfois savoureuses. Dans certains cas, hélas, les journalistes sont insuffisamment renseignés sur la littérature lorsqu'ils rencontrent tel grand écrivain français, ou ne connaissent rien au théâtre quand ils interrogent tel comédien célèbre, de sorte que les questions posées sont inopportunes ou font preuve d'une désastreuse ignorance.

LA CHARITE NE CHOME JAMAIS

Tant que les souffrances de toutes sortes affligeront l'humanité, la Croix-Rouge se dévouera sans cesse et sans compter. Aidez-la à poursuivre sans trêve sa mission de charité bénévole. Ses besoins sont grands. Donnez généreusement.



Prêtez votre appui À LA CROIX-ROUGE

OBJECTIF POUR LE QUÉBEC: \$1,081,890
DATES DE LA CAMPAGNE: 1er AU 15 MARS
Quartier général de la campagne: 1028 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q. Tél.: PL. 1751

"EN AVANT TOUJOURS" ...

Sous le titre "En avant toujours". LA PRESSE annonce que son tirage moyen a été la semaine dernière de 261,368 exemplaires par jour.

Si l'on fixe à trois la moyenne des lecteurs par exemplaire, on doit en conclure qu'en principe près d'un million de Canadiens français ont lu, à l'occasion de la clôture de la session provinciale, le remarquable commentaire suivant:

Une autre session a pris fin à Québec. Convoqués le 18 novembre dernier, les Chambres ont été mises en présence d'un programme passablement chargé de travail comportant plusieurs mesures de très grande importance pour la population de la province de Québec.

En un peu plus de quinze semaines, dont il faut retrancher le temps des fêtes de la fin d'année, elles ont étudié et adopté une soixantaine de projets de loi dus à l'initiative du gouvernement, et plus de cent autres qui ont été présentés par divers corps publics et par des individus.

Ce qui a retenu surtout l'attention est incontestablement la création d'un impôt provincial sur le revenu. Les débats engagés là-dessus ont été tout particulièrement longs et vifs. Et la population ne pouvait pas être indifférente aux répercussions qu'aura pour elle cette disposition législative, si une entente n'intervient pas entre Ottawa et Québec, pour alléger la situation des contribuables québécois.

L'hon. M. Duplessis a exposé que les revenus obtenus de la sorte, une vingtaine de millions de dollars probablement, seront utilisés au bénéfice de nos institutions d'enseignement, placées en face de charges de plus en plus lourdes. Le problème que l'on veut résoudre de cette façon a une importance que personne ne peut méconnaître.

Les Chambres ont été invitées en même temps à légiférer dans le but d'accroître la sécurité des usagers de nos routes. C'est l'objectif que l'on a eu en vue en déterminant la vitesse maxima pour les voitures de tourisme et les véhicules utilitaires, ainsi qu'en aggravant les sanctions prévues pour certaines violations des règlements en vigueur.

Ces questions, et bien d'autres encore, ont été l'objet de vifs débats à Québec. Sous la direction de M. Georges Lapalme, pour qui c'était là la première session à l'Assemblée législative, l'opposition a habilement rempli le rôle qui lui est dévolu lors de l'examen des projets de loi, dans l'intérêt de la population.

Les actes de nos corps législatifs doivent servir à orienter la province vers la prospérité, dans le respect des droits et des libertés, comme il a été souligné à la prorogation des Chambres. Puissent les travaux de ces quinze semaines nous donner les fruits que l'on en attend!

Pas un mot sur les lois anti-ouvrières, pas un mot sur la procédure parlementaire duplessiste, pas une opinion. Il s'agit là, néanmoins, de l'éditorial, sinon le plus lu, du moins le plus diffusé du Canada français; un "papier", en somme, insignifiant à tous égards, mais dont l'impécabilité passe encore pour du fair-play ou du libéralisme traditionnel, et qui, à ce titre, constitue un exemple représentatif de l'entreprise permanente d'abaissement de la masse populaire dirigée par le journal LA PRESSE.

Voici un autre exemple du souci d'exactitude, de l'honnêteté bonhomme dont fait preuve l'éditorialiste de LA PRESSE qui n'hésite pas, toutefois, en matière législative, à invoquer le droit et la liberté. Dans l'éditorial du 8 mars, consacré à la déclaration de M. Saint-Laurent sur la reconnaissance de la Chine populaire, on relevait cette phrase:

"Le premier ministre canadien s'est dit convaincu que les peuples de l'Ouest devront en venir finalement à reconnaître le gouvernement chinois actuel comme l'autorité "de fait" dans le territoire que ce dernier contrôle."

"De fait", ici, signifie "de facto", c'est-à-dire un gouvernement que l'on tolère mais auquel on ne reconnaît aucun prestige populaire.

Or, en première page du même exemplaire de LA PRESSE, on trouvait la phrase textuelle de M. Saint-Laurent, citée par la Canadian-Press:

"Je suis convaincu qu'un jour viendra où il nous faudra être réalistes. Il nous faudra admettre que le présent gouvernement de la Chine est celui que le peuple désire..."

